

DOMINIQUE PETITJEAN

MON ÂME

suivie de

RECHUTES

[artyuiop.fr](http://artyuiop.fr)

# LE VOYAGE DE MON ÂME

UN AMOUR DÉPOURVU DE VISAGE

page : 3

LA FORÊT DE MON OMBRE

page : 14

CASCADE

page : 36

LE CHEMIN DE LA PAGE

page : 53

LE TEMPS, EN DERNIER LIEU, JE L'AI PERDU.

page : 71

COSMAGONIE

page : 91

MON ÂME

page : 102

MORSURE

page : 118

# LE CHEMINEMENT DE MON ESPRIT

RECHUTE - I -

page : 134

RECHUTE - II -

page : 151

RECHUTE - III -

page : 167

UN AMOUR  
DÉPOURVU DE VISAGE

*L'orgiaque  
où, en l'écrivant,  
mon âme tourmentée se détache  
du tohu-bohu d'un commencement.*

LAS de recopier fidèlement les livres je m'enhardis,  
armé de ma propre plume,  
sur le chemin blanc des pages qui repasse,  
vierge encore de la rencontre d'un visage,  
par la promesse que s'était faite le garçon rêveur,  
troublé par les emballements de son cœur  
dans un torse élargi et une taille agrandie,  
d'être ravi par la belle énamourée  
qu'Éros désigne le jour venu  
à l'homme ouvrant les bras à l'inconnu.

PRÉCÉDÉ par les mots déjà mis sur toutes choses  
j'attends de cette ballade  
que l'ébranlement de la chair impose  
au point que les échos des rimes dépassées  
ne seront sur mes doigts comptés,  
qu'elle me rapproche de la silhouette de la femme  
qui se dénude  
opale sous la lune,  
à suffisamment de lieues  
pour ne pas lever les yeux  
vers le grondement de tambour  
d'un cœur fou de se rapprocher du jour  
où il deviendra le conquérant à son tour.

REMETTRAIS-je à demain ma rencontre avec la Vénus  
ruisselante de boucles brunes  
sous la douceur d'une lune  
qui ne cesse de rajouter des jours,  
dans le ballet silencieux  
de la beauté ronde de ses retours,  
à l'impatience de mon sang d'être initié  
dans une étreinte opportune  
aux plaisirs charnels de l'amour  
si de nouvelles et belles phrases ne déroulaient  
devant mes yeux en attente d'un parcours heureux,  
les pleins et les déliés d'un idéal amoureux ?

Si l'art d'aimer est secrété par nos poèmes  
avant de se retrouver dans notre sang,  
maintenant que me sourient les tournures avenantes  
des phrases intrigantes  
qui éclairent par avance le plaisir des sens,  
le déroulé continu de leur venue  
rapproche-t-il le dessein lu de l'élue  
tant que mon âme n'aura d'autre but  
que de bien rimer  
cette quête sublimée de la bien-aimée ?

DIS-toi, mon âme,  
qui fidèlement m'accompagne et boit mon pleur  
de ne pas être un chevalier vainqueur  
que nous seront précédés en toutes saisons  
sur la ligne changeante de l'horizon,  
par les tournures mouvantes  
des phrases désirantes  
tant que du fond d'une intime fêlure  
tu me susurres,  
que le quotidien du chemin des épreuves partagées  
ne nous soit moins enchanteur,  
une fois consumé le plaisir charnel d'aimer,  
que la broderie des rimes y conduisant mon cœur.

SEULE confidente de mon poème  
tu partages, mon âme,  
l'amour et son manque ayant été scandés,  
voilà bientôt huit siècles par les troubadours  
le long des sentes fleuries qui mènent  
au pied des hautes tours du château de leur reine,  
ma folie d'arpenter sous un nouveau jour  
le chemin blanc des pages  
où le tissage des mots fleuris de mon ouvrage  
se rapproche, à la lumière des nuits,  
de la beauté des traits désirés de l'aimée  
poursuivie dans des rêveries.

JE ne peux incriminer ma plume  
de me priver de ma dulcinée  
puisque le talent demandé  
pour transcrire un rêve  
n'est rien en comparaison de l'abattage  
que le chevalier doit déployer  
pour conquérir l'élue  
à l'intimidante beauté.

UNE manie triste d'écrire réveille en moi cette prière  
dont le chapelet de mots est appelé à se transmuier  
en perles de sang de la promesse  
sensible à l'amour courtois  
des romans qui l'instruisent  
sur la manière noble que se doit d'accomplir  
pour la conquérir  
le chevalier de son choix  
à qui le jour venu elle accordera,  
comme on aime dans un poème,  
les intimités permises  
à la voix de mon émoi.

TANT que ma plume allante  
devancera mon attente  
en dressant le portrait  
de celle vers qui je vais  
avec des flots de mots d'encre noire  
perlées de rimes chatoyantes,  
jamais je ne verrai dans le miroir,  
confident sans mémoire de son boudoir,  
l'élue de mon cœur me sourire  
en démêlant ses longues boucles de cheveux  
défaites par la tendre sauvagerie  
d'une première nuit d'amour.

AVANT que la mort prive mon âme de son dernier mot  
vais-je traverser le retour des saisons  
sans que ne s'entrouvrent dans une pâmoison  
les lèvres de la dame à la bouche cerise  
qui enluminent la couverture du roman  
qui enferme la ferveur des amants  
dans le carcan de l'amour courtois  
qui élève le vulgaire au-dessus du grivois,  
pour enfin ne plus jamais jouir de découvrir  
la quintessence de son désir  
lorsque se marient les rimes embrassées  
avec lesquelles je devise ?

TOURNE le dos, mon âme,  
à ce refrain d'un autre temps  
où le héros demeure cet éternel prétendant  
qui embrasse l'ombre de sa dulcinée  
avec de la terre entre les dents,  
car ce n'est qu'en accordant ma pâle figure  
avec ton genre féminin  
que les avances libellées de ma main  
sauront séduire plus d'un gai compagnon en chemin.

L'INSISTANCE de l'explorée  
pour que j'en finisse avec la romance  
et que mon sang s'affirme enfin en sa présence,  
car lassée d'attendre que la rime que je ne sais prédire  
ne me dévoile la manière de noblement couvrir  
la nudité de sa beauté qui soir après soir,  
sans le fard, se fane dans les miroirs,  
mais au lieu de souffrir une allégeance,  
ces instances me jettent,  
comme chevalier des mots audacieux,  
dans les bras d'une muse putassière  
qui me prostitue,  
ma chair désormais faite verbe,  
pour d'autres yeux.

LES aspirations de mon âme  
à aimer ou à être aimée  
étant dénouées, dorénavant,  
par le seul plaisir d'oser écrire  
les tournures déroutantes des phrases déviantes  
qui, pour prendre possession de mon être,  
passent par mon anus.

QU'IL n'y ait point de salut  
en dehors d'une poésie crue  
pour mon âme qui s'acoquine  
avec les couples de rimes libertines  
qui déclinent la phrase serpentine,  
je ne puis d'autant moins en douter  
que ma plume s'attarde  
sur la tentation qui s'accroît  
que me darde,  
au moins une foi,  
un phallus dans mon anus.

AIGUILLON zélé des songes  
qui la font reine dans une solitude  
ma plume me fait accroire que je perdrais mon âme  
si se rompaient, dans une étreinte dictée  
par la seule appétence des sens,  
les saillies de mots crus qui intensifient  
les envolées compulsives  
des strophes transgressives  
où finit par advenir,  
dans la noirceur des nuits  
où mon corps intensément distordu  
se substitue à celui de la femme nue  
qui se dérobe à mes vues,  
la pointe affinée de mon désir.

AUSSI longtemps que ne seront rompus,  
en m'adonnant aux réjouissances que l'on n'avoue  
pour les garder taboues,  
les boucles entrelacées de mots propices  
aux rimes complices d'une psyché duplice  
qui déflorent sur le papier  
le penchant d'une sensualité contrariée,  
je resterai l'otage  
de ce poème dépourvu de visage  
où l'attente de la chair  
de jouir de son envers pervers  
emporte, sans rémission  
dans les tourbillons d'une déraison,  
le poétaillon.

ALORS que le gentil rimailleur feint d'ignorer  
que les rimes de bagatelles  
qui s'entr'appellent dans ses ritournelles  
puissent mettre en branle les péchés véniels  
comprimés dans son enveloppe charnelle,  
de vous à moi,  
en lieu et place de la strophe malotruie  
où s'enfilent des mots couillus,  
seule une bite,  
en me stigmatisant le trou du cul,  
inscrirait mon déni dans la vie réelle.

MAIS l'effacement de mon corps  
sous l'emprise des signes  
est devenu tel que mon âme ressent,  
maintenant que des rimes canailles  
exposent ouvertement la faille  
par où s'épanche l'humeur d'encre noire  
de mes sens introvertis lovés dans mon esprit,  
la nécessité d'ériger sans détour  
une chambre d'amour  
dans les bas-fonds de la poésie.

Toi l'ami qui a suivi ma plume jusqu'ici  
si tu veux partager, toute honte bue,  
la licence du poète de mettre  
le désir de sa chair à nu,  
sans attendre que sa muse,  
en éternelle insatisfaite de la finesse  
de la tournure qui accentue le rebond des fesses,  
ne l'attelle à déniaiser la phrase confuse  
de s'être étendue depuis son début  
sans retenue sous mes doigt,  
encule-moi.

Si la poésie est ton penchant  
et si ton immixtion dans ce poème te plaît  
alors, ami lecteur,  
comme tu le ferais avec mes fesses,  
maintiens ton livre ouvert  
et crache dedans.

DÈS lors que ces amours de roubignolles  
dont raffole mon âme frivole  
ne se trament que si,  
sur ma page,  
l'ombre d'un voyeur vient se mêler  
par-dessus mon épaule,  
aux incartades qui affriolent,  
nous calquerons chacun de nos gestes,  
mon ami,  
sur les audaces  
des phrases salaces  
de cette prétendue poésie.

UN AMOUR DÉPOURVU DE VISAGE

PLUS aucune de mes phrases  
ne deviendra poème, mon ami,  
maintenant que ton pal commue  
en plaisir igné de la chair  
la tentation d'une âme  
de s'incarner dans un corps  
qui embrasse la fatalité de la mort  
dans une jouissance intense des sens,  
alors que le même verbe qui l'y poussait  
soufflait d'autant plus fort  
lorsque son vol terrestre s'en approchait  
pour que jamais, blanche colombe,  
elle n'y succombe  
tant que, couchée dans la tombe,  
ma défroque ne soit  
dépouillée de son ombre.

RETIRE ton bâton de chair  
de mon anus, mon ami,  
pour que de nouveau je le salive,  
et toute la souillure je l'avalerais  
de sorte que tu n'aies de cesse de le beurrer,  
bien au-delà du gland,  
d'excrément.

VOIS, ô mon ami qui,  
sans prendre le temps de me lire,  
m'entrepris,  
à faire aller et venir lentement  
ton bâton emmanché dans le trou de mes fesses  
si tu veux me faire chier,  
abondamment dans les cieus,  
comme un bienheureux.

CHACUN s'agenouillant pour mieux s'élever  
dans l'amour du père tout puissant  
chiant à travers nous,  
savoure, ô mon ami,  
sans même la goûter,  
cette merde que je me suis mis,  
en toiletant tes couilles,  
sur les doigts et sur le visage.

TA verge, mon ami,  
sitôt que me saisit le désir de l'écrire,  
redevient dans ma bouche ferme et longue,  
révélant ainsi notre appétit pour la merde,  
tout du moins poétique,  
aux amateurs férus des pages  
où les ombres détachées de nos corps écartelés  
par les désirs aiguisés par le tranchant des mots  
font la roue dans la cage du langage,  
ce qui incite le curieux qui ne détourne pas les yeux  
à s'ébattre lui aussi,  
ragaillardé par cette audace de l'esprit,  
dans l'enfer des mirages  
d'un nouvel âge.

D'EMBLÉE, amis, jouons la scène  
où nous affrontons la mort à venir dans l'obscène  
lorsque je suce vos bâtons de chair  
salis à mon envie avec les mots choisis  
afin de jouir clairement du sens  
du dérèglement de nos sens  
si bien que mon âme m'intime,  
pour que ne s'épuise l'outrance des rimes,  
de rester fidèle à la perversité de l'enfant  
qui jubilait à proférer des mots crus  
sans rien connaître des plaisirs du cul.

AMIS qui m'accompagnez sans visage  
au long des pages de cet ouvrage,  
l'heure est venue de se déprendre  
de cette poésie qui nous relie  
sinon, comme je ne trouve le courage  
de priver mon âme de son voyage  
dans la barque du langage  
où, sans jamais y mourir,  
elle se vautre dans mon désir,  
sur combien de pages encore vais-je être supplicié  
par l'épée d'amour du lettré obligeant qui ne se lasse,  
pour suppléer l'homme dont l'absence ne s'efface,  
d'abonder dans le sens d'une licence  
qui s'écoule en inversant nos sens ?

QUE mon âme ne réponde plus au féminin  
quand sa soif d'être aimée submerge mon sein,  
il en sera alors fini de nos amours de loin,  
ô mes amis en poésie,  
puisque jamais je ne poursuis,  
en dehors de l'écrit,  
le ravissement des cœurs  
à l'enfant promis.

ACCEPTONS mes amis,  
pour en finir avec l'insanité de ce débordage  
qui macule le linceul blanc des pages  
où nos ombres enlacées, désattelées de nos corps,  
roulent effrénément vers la mort,  
que chacun ait épuisé jusqu'à la lie de l'opprobre  
le chaudron des tentations d'une âme orpheline  
de l'amour du père qui domine  
et que ma plume laisse,  
à celles et ceux qui s'en retournent offensés  
par la pente dévalée par cette poésie de caniveau,  
le dernier mot.

UN AMOUR DÉPOURVU DE VISAGE

*poème relu et modifié, le jeudi 23 avril 2026*

LA FORÊT  
DE MON OMBRE

*Une ambiguïté partagée.*

“LA forêt de mon ombre” tu ne connais pas  
aussi, si tu le veux,  
à l’orée de cette fable rejoins moi,  
j’y suis nue sous une chemise et toi  
habillé comme un roi.

ENTRONS alors dans le silence de notre forêt  
avec lenteur puisque précédée  
par une lune heureuse d’être ronde,  
je regarde mes pieds nacrés se perler  
de la rosée de l’herbe du sentier  
alors qu’à mon côté tu la foules  
droit comme un valet sans bras,  
mon ami, mon roi.

COMBIEN de pas dois-je compter  
sur ce chemin où les fleurs sont d’un jour  
et les siècles de bois  
avant de lever les yeux vers toi  
mon amour  
qui, en réponse,  
tendrement me sourit.

PLUS en avant dans la forêt  
j'aime sentir ta main,  
déposée par moi,  
se complaire au dandinement de mes fesses  
qu'accentue ton attitude  
de plus en plus lascive,  
ô mon ami.

ET si je tourne,  
au-devant de toi,  
en étendant les bras,  
ce n'est pas pour te montrer mes fesses de gazelle,  
ô mon amour de roi qui enflamme ma joie,  
mais pour déboussoler le vent félon  
dont les étourdissantes caresses  
décrochent les feuilles jaunies  
car déjà vieilles  
d'un seul et merveilleux printemps.

Ô mon roi mon amour,  
soit je courais,  
soit je dansais sottement avec la lune  
avant que tes mains,  
sous ma chemise,  
ne domptent mes deux gazelles de fesses  
bondissant dans cette clairière  
où les plus timides des fleurs  
s'ouvrent au passage de notre bonheur.

LA FORÊT DE MON OMBRE

EN me troublant plus encore  
que les hardiesses du vent  
qui se renforce en me croisant,  
tes mains, ô mon amour,  
relèvent ma courte chemise puis,  
par-dessus ma tête,  
jettent celle-ci au loin et là,  
sous un dais de feuillage incrusté d'astres scintillants,  
devant toi je suis nue.

LA lune pâle et son troupeau d'étoiles,  
les arbres toujours plus hauts de la forêt  
et les fleurs colorées du printemps parfumé  
où s'accouplent sans se cacher  
du plus âgé des mâles victorieux  
à la plus légère des éphémères,  
chacun, chacune, tous, ô mon roi,  
comme mon corps vierge et nu,  
s'offrent à l'amour,  
s'offrent à la mort.

APRÈS que les grands arbres millénaires  
qui sagement se fortifient,  
avant l'arrivée de l'hiver,  
d'un cercle agrandi,  
nous aient montré comment  
te tenir serré contre moi  
pour que s'entrecroisent nos doigts,  
écoutons, mon ami,  
le badinage de cette source  
qui invite nos cœurs à voguer  
là où les conduira la fougue  
de nos futurs baisers.

DANS tes yeux  
brillent  
toutes les étoiles du ciel,  
ô mon amour,  
quand tu me dis,  
en écartant les cheveux rebelles  
de mon visage,  
« je t'aime »  
avant de m'embrasser.

Ô qu'il est bon d'être aimé  
autant que son cœur aime ;  
ô qu'il est bon,  
ô mon roi,  
de perdre son souffle  
dans un baiser !

TES baisers m'aspirent dans un monde  
où rien n'est plus  
et mon âme,  
dans une spirale infinie,  
y choit si loin  
que dans ta bouche alors je respire,  
ô mon amour, ô mon roi,  
en échange de mon corps,  
apprends-moi à t'aimer.

SUR tes lèvres grisées  
par le parfum miellé de mes cheveux  
ondoyant jusque parmi les fleurs  
je butine tes : « Ô mon amour que j'aime »  
mais bientôt, impatiente de savourer  
dans la pâmoison d'un baiser  
les mots sucrés de ton souffle enivré,  
je plante mes canines  
dans ta langue vipérine  
sans que tu ne me l'aies demandé.

AVANT que ne soit achevé le prélude  
de mes doigts mutins qui te dénudent,  
le serpent débusqué de ta braguette  
vivement s'érige car empressé de cueillir  
une rose encore enclose en son désir ;  
ne comptons plus, mon ami, ces étoiles filantes  
qui, pour flécher d'un même trait nos cœurs,  
strient brièvement l'épaisseur de la nuit  
du signe que nous nous aimons.

DÈS lors que ne faiblit le serpent  
qui s'est agrandi contre moi  
et que nos langues,  
dans ma bouche,  
se tutoient,  
c'est au monde des ombres de la forêt  
que j'appartiens désormais,  
puisque jamais plus ne sera rompu  
à ton réveil  
par la lumière tranchante du soleil  
notre plaisir à se connaître nus,  
ô mon roi dont la rigidité des lois de la raison  
ne résiste à l'invitation  
de s'ouvrir à de nouvelles sensations.

Ô mon amour,  
tes mains larges et puissantes  
inclinent mon visage pour que,  
dès la margelle de mes lèvres,  
s'enroulent nos langues  
pour puiser l'eau mêlée  
qui abonde dans nos baisers  
puis, avec retenue, le relèvent  
si j'embrasse jusques aux larmes  
qui débordent de l'étonnement de mes yeux,  
le long serpent.

LE serpent dressé fermement vers le ciel  
ayant obtenu, mon ami,  
sitôt la délicatesse de mes doigts  
le zèle de mes lèvres,  
commande que ton émoi s'efface  
devant ma soif de toute sa présence  
dans la chair de mon corps.

JE voyage dans les cieux  
lumineux de tes yeux,  
respire le vent ébouriffant de ta poitrine  
et me baigne nue  
dans l'eau écumeuse de tes baisers,  
ô mon roi des rois qui me couche  
sur la pierre de ses ancêtres  
pour m'aimer.

MON amour,  
existe-t-il un péché plus grave que de te mentir ?  
Comme cette rouerie de mes longs cheveux  
qui, rejetés en arrière,  
frangent la pierre  
d'une corolle somptuaire  
pour dévoiler mon ventre fendu  
où s'éveille mon plaisir de pucelle  
quand l'heure n'est pas celle  
de mes menstrues ?

TON assurance que tant que le serpent  
ira bandant jusqu'à me faire rougir  
je jouirai du plaisir  
de m'ouvrir en mon milieu  
comme la pulpe d'un fruit cueilli  
autant de fois que je le désirerai,  
ne calme mon cœur qui toque  
le temps que nous perdons  
à observer les cycles de la lune et de ses lois  
et toi, ô mon roi,  
avec plus encore de rigueur que moi.

MES seins prolongés loin devant  
par des tétons de jouvencelle sont devenus,  
jalusés tour à tour, si pointus  
que l'arc de mon jeune corps se tend,  
ô mon roi,  
vers le contact objectivant du serpent  
que tes reins brandissent à bon dessein  
comme le brigand repent  
son gourdin.

RIEN si ce n'est toi,  
ô mon roi,  
ne me rattache au monde  
puisqu'aux plaisirs incandescents  
de l'amour charnel  
je ne puis m'ouvrir  
sans au ciel en mourir.

POUR plus que je ne sois cette enfant  
qui souffre de ne recueillir  
dans les replis de sa chair  
l'amour infini de sa prière  
vient ce moment,  
ô mon roi,  
où le serpent,  
gros du flot de sang  
qui rougeoie la flamme de tes yeux  
dans ton effort de contenir le temps,  
me pourfend.

Ô mon roi, mon amour  
qui, dans le ciel,  
s'est couché au-dessus de moi  
pour que ne se désancrent nos corps  
dans les assauts des vagues creusées  
par la tempête qui nous m'emporte,  
les étoiles scintillantes de tes yeux  
emmêlées à l'or de tes cheveux  
pleuvent sur mon visage  
et mes deux seins de lune,  
alourdis de caresses,  
chavirent dans la nuit des temps  
maintenant que les rives labourées de mon ventre  
engloutissent l'entière  
de ton serpent ardent.

VAINCU,  
pour avoir répandu sa substance  
dans l'entaille de mon ventre  
à jamais déflorée,  
le serpent se retire rouge du sang  
scellant notre amour,  
ô mon roi qui méchamment a proféré,  
en me perforant  
aussi résolument qu'avec une lance,  
le « Nom de Dieu »  
comme le mauvais larron.

TON beau visage,  
ô mon roi rasséréné par les « je t'aime »  
que déjà nos langues se ressouviennent  
en se déprenant du timbre de nos voix  
qui grommellent des insanités  
dans l'escalade de nos sens  
vers le sommet de la jouissance,  
contre mon visage s'endort  
dans un ravissement  
qui ne cesse de me sourire.

Ô mon roi qui déjà dors  
tu ne peux voir  
le serpent de ton ventre  
redevenir,  
comme les ailes  
du grand oiseau victorieux  
se replie en elles,  
doucement falot.

LA FORÊT DE MON OMBRE

AVANT que ne s'installe la langueur  
que tu ne m'aies choisie  
que pour être la gardienne du repos  
bien mérité de tes rêves,  
ta cuisse et ta jambe de gauche,  
ô mon roi,  
recouvrent en travers de mon ventre,  
le poids qui m'élançait tout à l'heure.

Ô mon amour tu t'éveilles  
sans voir que dans la pureté des cieux  
les étoiles se sont rapprochées de tes yeux  
car déjà ta bouche,  
en s'ébrouant contre leur joliesse,  
redresse la pointe de mes seins  
pour leur confier que le serpent s'est,  
dans les replis de chair les plus secrets  
d'un rêve luxuriant,  
gorgé de feu  
plus encore que de sang.

VIENS plus près de mon cœur,  
mon ami,  
car loin des privautés qui,  
si elles n'étaient crues,  
seraient déroutantes,  
prises par un serpent  
de plus en plus audacieux,  
je ne sais plus  
qui je suis.

QUE tu es courageux,  
ô mon roi,  
pour fourrer ta langue entre mes dents  
au moment même où le serpent,  
raide sur toute sa longueur,  
pénètre plus avant  
ma chair entrouverte.

DÈS l'instant où le serpent,  
ressuscité de sa petite mort,  
s'introduit dans l'ancre  
voluptueux de mon ventre,  
toi et moi, ô mon roi,  
nous retrouvons,  
tels des lions évadés de leur cage,  
une animalité sauvage.

AVANT que le galop du plaisir  
ne te transporte  
au fin fond de la nuit  
de derrière tes paupières  
où la douceur de la voix  
et la tendresse de mon roi,  
dans des rugissements de lion,  
ne sont plus les mêmes,  
tes yeux me disent dans un éclair  
que tu m'aimes.

Ô mon roi,  
plus je m'agrippe à ta crinière  
et plus tes reins se fient à leur élan  
attendu que ton serpent,  
gorgé de feu plus encore que de sang,  
nous culbute de ciel en ciel  
avant de défaillir  
aux portes du huitième.

CONTRITS d'être tombés,  
désunis,  
du plus haut du ciel dans un lit défleuri  
nous nous retrouvons,  
mon ami,  
avec le serpent débandant,  
maculés d'écume et,  
attestant notre soif de caresses  
et nos fringales de baisers,  
de rouges morsures  
à moitié pardonnées.

LE ciel est rempli de gros mots  
et de maints gestes indécents  
commis par nous deux,  
mon ami,  
car sans attendre  
de nous être confesser  
la liste jamais close de nos péchés,  
de nous aimer  
déjà se fait.

J'AIME quand ta langue cherche  
ce qui lui reste à explorer dans mon buisson ;  
un peu lorsqu'un,  
puis deux de tes doigts  
se faufilent dans la faille de mon ventre ;  
beaucoup quand ton serpent  
s'y glisse de tout son long ;  
pas du tout,  
mon ami,  
la folie de ne point nous aimer.

MAIS dis-moi, mon ami,  
toutes ces étoiles au ciel  
brilleraient-elles sans nos yeux  
et si « oui »,  
pourquoi toujours tournent-elles  
autour de nos « je t'aime » ?

NE sachant plus avec des mots me répondre,  
tu fourres ta face altière entre mes cuisses  
où là tu me jures, mon ami,  
vite enivré par le goût de mon ombre,  
de renoncer à l'eau des sources  
où, sans être troublé par un mystère,  
le même se dédouble à l'envers.

TÊTE-bêche  
à califourchon sur toi,  
ô mon roi,  
je ne puis empêcher  
la pointe moqueuse de ma langue  
de jouer avec la douce mollesse  
de ton serpent ballant  
et, plus encore,  
de le sucer avec gourmandise  
vu qu'au jouir sans agir  
tu succombes prestement.

Ô comme cela m'est facile de réveiller  
le serpent de ton ventre,  
mon ami,  
car avec lui chacun perçoit,  
en son sein inversé,  
la félicité vécue par l'autre  
à aviver l'ivresse  
où l'un se retrouve pris.

ICI, plutôt que là-bas,  
je devance nos ombres  
en quête de l'alcôve moussue  
où ton serpent retrouve,  
dans ma bouche qui le branle,  
toute la raideur qui le fait long  
tant et plus que j'aspire la jouissance qui m'envahit  
à partir de mon clitoris que ta langue,  
ô mon ami attentif à mes cris,  
certaine de l'avoir trouvée,  
s'emploie à bien titiller.

PROFITANT des aises que je prends  
pour avaler goulûment le serpent de ton ventre  
ta langue maintenant s'attarde  
ô mon roi qui,  
de roi des rois,  
en bavant comme un gros escargot  
dans le trou de mes fesses,  
en oublie de l'être.

MÊME en mordant le galbe  
encore sans cri de mon autre fesse  
tu ne peux empêcher,  
ô mon roi,  
que ton serpent me crache  
en abondance dans la gorge  
et partout le corps,  
plusieurs fois encore.

CETTE sève épaisse,  
ô mon roi devenu mon amant,  
viens la savourer dans mes baisers  
comme je veux que de nouveau  
mon ventre s'ouvre  
et que mes fesses se resserrent,  
autant qu'elles puissent le faire,  
sur tes dix doigts.

LA FORÊT DE MON OMBRE

MES petits amours de sein  
ouvertement je les caresse  
dans un accord avec tes doigts qui,  
dans la fente de mon ventre  
et le trou de mes fesses,  
vont et viennent  
certains que toute l'eau de mon corps va,  
dans l'instant même,  
nous inonder.

LE don des caresses advint  
en nos mains,  
mon ami,  
dès l'instant où nous sûmes,  
l'un contre l'autre frémissant,  
être redevables à l'amour  
de mourir un jour.

LA nature nous ayant créé  
à l'image de nos mutuels désirs  
nous faut-il,  
mon bel ami,  
ne jamais en changer  
pour toujours nous aimer ?

BIEN que tu te sois,  
pour conquérir mon corps,  
noblement affermi  
je pressens que tes reins vont,  
mon bel et tendre ami,  
pour autant que ceux-ci s'arrondissent  
pour que j'y enfouisse de plus grands outrages,  
dans le lit secret de nos caresses,  
s'en retrouver plus hardis.

POUR épancher ma soif de baisers  
je pose mes lèvres sur ton sourire  
en sachant que nos langues vont parler,  
mon ami,  
au jeu de qui perd gagne  
sur la façon dont le serpent échouera  
à me faire distinguer  
la douleur du plaisir.

DE nous deux  
qui va décider du moment  
où, à l'injonction d'une pulsion,  
cédera le désir qui te traverse  
que le serpent qui,  
de devenir luisant en s'agrandissant,  
fascine mon ami  
au-delà de la raison  
s'introduise en moi  
comme en toi le garçon ?

OLÉ olé mes deux gazelles,  
pour qui de jouer à courir nues  
dans la forêt ne suffit plus,  
déhanchées,  
attendez-vous à être croquées  
par les mâchoires d'un lion.

LE déhanché de gazelle  
de mes fesses jumelles  
anime le féminin de ton manque,  
mon ami,  
étant donné que s'est infiltrée  
dans l'eau dormante de ta psyché  
mon plaisir de ma chair à s'ouvrir  
pour accueillir  
le serpent qui s'est raidi  
pour s'agrandir  
et qu'il surpasse en volupté  
la fermeté de me pénétrer  
pour défaillir.

LE jeu de mes fesses jumelles  
à rebondir avec l'agilité de la gazelle  
devant le pas soutenu  
d'une battue convenue  
ébranle l'armure virile de ton sein  
au point que, dans le creux de tes reins,  
se niche le désir  
de ressentir mon plaisir,  
ô mon roi des forêts qui,  
avant d'y saisir mon ombre fréquentait,  
dans l'intimité secrète des nuits,  
le démon succube qui entraîne ton âme  
à se fondre dans le corps d'une femme.

MES deux gazelles s'étant laissées  
facilement empoigner,  
de nouveau tu m'embrasses,  
mon bel et tendre ami,  
et mes mains, pour cela,  
enchâssent ton visage  
aussi naturellement que le plus long de tes doigts  
me crochète le trou des fesses  
pour me serrer contre toi.

COMME le serpent fomenteur ne cesse,  
pour ne pas faiblir, de pervertir ton désir  
je m'apprête, ô mon roi,  
mon front contre la pierre  
et mes seins pétris sans bonté par tes mains,  
à renoncer au mystère de la nuit noire  
constellée d'étoiles routinières  
pour que la lune cachotière ne s'y égare,  
pour l'ici-bas d'un enfer  
où tes reins dans leur dessin  
s'enferment.

L'HEURE étant venue pour moi de connaître  
ce qui, en vérité, dans l'amour m'échoit  
que, dans un emportement tabou  
de ton sein jaloux,  
le serpent bondé de ton sang me pénètre  
comme en toi le garçon  
étant donné que je ne suis,  
depuis notre premier baiser bu près de la source  
où le même se réfléchit à l'envers,  
que l'ombre de la femme de ta psyché clivée  
ô mon roi qui agit,  
dans un perpétuel désaccord,  
avec l'un sans l'autre de ses deux corps.

EN accomplissant ce geste  
qui m'assoit sur ton ventre  
tu n'es pas sans savoir, mon ami,  
qu'ainsi le serpent va,  
comme dans les plus sombres craintes  
de ton âme pour elle-même,  
mieux m'enculer.

Ô mon roi,  
ton désir de mes fesses  
ne passant plus par les caresses  
de mon ombre prématurément vieillie,  
ton pal cogne sur la douleur  
qui ne meurt dans le cœur  
de la petite fille qui buvait ses pleurs  
de n'avoir pas de seins encore  
et qui se récitait secrètement sa prière  
de contenir l'amour infini  
dans les plaisirs de la chair.

DE la salive qui perle la raie de mes fesses  
pour que s'y glisse sans rudesse  
le serpent qui se dresse  
à la glaire de mon ventre  
qui savonne le va-et-vient  
de plus en plus pressant de tes doigts,  
je jouis des seuls plaisirs de la femme  
que tu discernes en toi,  
ô mon roi.

J'AI suivi,  
en glissant mes pieds nus  
dans les pas de mon ombre,  
un long chemin de mots  
menant au cœur de notre forêt  
pour que tu te reconnaises en moi,  
ô mon roi,  
lorsque tu m'empales  
car, en-dehors de l'inclination fatale  
de cette fable triviale,  
l'ambiguïté  
de nos psychés inversées  
ne se serait croisée.

SACHE, ô mon ami,  
avant de retirer ta verge salie  
de mon corps tremblant,  
que si tu me possèdes de toutes les manières  
c'est parce que,  
de nos psychés qui nous troublent,  
les ombres se dédoublent  
pour mieux se confondre  
dans la forêt sombre des mots  
qui, pour y vivre, s'écrivent  
pour que, des audaces du serpent  
dans les profondeurs de la chair,  
n'en reste privé l'écu  
qui en brandit l'attribut.

Ô mon ami, ô mon roi,  
tout au long de cette fable tu as été  
et tu resteras mon amant,  
la noirceur de la poésie avortée de mes mots  
ayant, avec ton consentement,  
circulé dans ton sang.

LA FORÊT DE MON OMBRE

*poème relu et modifié, le dimanche 11 janvier 2026*

# CASCADE

*Pour ne plus aimer l'amour  
avec les mots qui font l'amour  
dans de longs poèmes  
où mon âme doit se suffire  
de la jouissance  
d'acquérir du sens.*

ÉCRIRE...

Si mes élans d'amour finissent dans cette impasse  
c'est parce que ma plume s'empresse,  
une fois le roman d'initiation  
à la vie commune refermé,  
de quérir en mon souvenir  
les rimes drôlesses  
qui sauront de nouveau me faire jouir,  
en déversant  
sur mon ombre qui s'alanguit  
sur les pages entremetteuses de mes nuits  
les tombereaux de blasphèmes  
qui enflamment mes débauches de fesses,  
dans l'enfer clos d'un poème.

BIEN aborder cette première phrase racoleuse  
en manque de chair qui me propose,  
après m'avoir pris la main,  
une ligne de fuite  
à mon impossibilité d'aimer  
en-dehors de la page vierge où s'allongent  
les ombres entremêlées de mes songes  
quand insolemment s'enchaînent  
des rimes riches  
dans des fredaines  
dont mon âme émoustillée  
s'entiche.

## CASCADE

À ces amours qui,  
faute d'être vécus,  
ne sont que conçus,  
vers lesquels m'achemine  
le déhanchement fessu  
de cette phrase ébauchée  
sortie de l'ombre dès ma venue,  
pourquoi m'y déroberais-je ?

DÈS lors que la tournure de la phrase  
à la proposition excitante  
se rajuste différemment quand manque  
un enjambement affriolant à son allant,  
dans ce passage à l'acte contre nature de l'écriture  
où la phrase couchée sans fard est un cauchemar,  
la fréquentation de l'ébauchée qui répond  
aux exigences de votre regard  
se fait maladroitement à l'écart.

SIRÈNE ondulant en musiquant les mots  
chaque phrase compte sur sa tournure  
fébrilement esquissée pour, à demi-nue,  
inciter ma curiosité résolue  
à lever le sous-entendu  
qui se dérobe à ma vue  
tant que, dans l'ardeur de l'écri-voyeur  
exaspéré par la boursoufflure empesée  
de pudicité  
qui entrave l'allure friponne  
de sa taille menue,  
je ne l'ai sans retenue  
toute lue.

## CASCADE

MAIS il arrive aussi qu'une phrase boiteuse  
croisée bien des fois sur le chemin de la page,  
un beau jour,  
le mot lui manquant rajouté  
pour deux supprimés,  
se dévoile dans une envolée  
ravissant votre esprit.

DE même pour la phrase bancale  
dont le pas malaisé bringuebale  
l'âme en peine  
d'un amour pérenne  
et qui, allégée de l'ajout idiot du poète ballot  
de connaître le motif de sa déveine  
avant d'en raturer le premier mot,  
recouvre la simplicité d'aller  
au bonheur des rimes dondaines  
qui lui conviennent  
et c'est alors que,  
jeune et jolie  
sous vos yeux surpris,  
elle vous sourit.

COMME je ne croise  
ce qu'après coup je pense  
que lorsque s'agentent  
à la bonne cadence  
les phonèmes du poème,  
mes yeux sont à l'écoute des rimes cabotines  
des odelettes libertines  
qui se jouent de la censure  
pour que, dans la démesure,  
soit fidèlement rapportée l'intensité  
de mes amours désincarnés.

## CASCADE

SANS la violence du drame  
qui a fait que l'enfant désarmé  
s'est réfugié dans son âme,  
m'éloignerais-je de l'acte d'aimer  
à mesure que les méandres noirs des lettres  
m'inclinent à me repaître  
de l'ambiguïté de mon être  
dans des poèmes  
à la facture extrême,  
car c'est à l'écart du monde  
que sur ma page abondent  
les rimes qui s'accouplent dans l'outrance  
pour titiller mes sens.

PLUTÔT que de soumettre mon être  
au joug d'une conquête  
m'épuiserais-je à ce que perdure,  
dans les rencontres troussées des rimes,  
l'objet obscur du désir qui m'anime  
si mon âme,  
réfugiée dans la fêlure  
qui remonte à la violence de la rupture  
qui incline ma nature à n'oser l'aventure  
en-dehors de l'écriture,  
ne jouissait aussi librement qu'une catin  
dans des amours de loin ?

ANODINE au premier abord  
cette phrase grossièrement griffonnée  
me demande si, poète, je puis écrire et aimer ?  
Passer du féminin de mon âme  
que les règles de la grammaire imposent  
aux liaisons douteuses qui se trament,  
à la parole donnée par l'homme épris  
dont ne varie la flamme ?

## CASCADE

CETTE autre phrase,  
une fois couchée sur le papier,  
ouvertement me dit :  
« Les arrondis des seins et les courbes des hanches  
nous les adorons d'autant que nous t'en privons  
pour le plaisir d'être lues,  
parées de tous les péchés de la chair,  
au détour d'une page ».

PAREILLEMENT à la belle cariatide  
qui s'offre aux mains du sculpteur  
sous les plis suggestifs d'un drapé,  
derrière les lignes brodées des phrases apprêtées  
qui me permettent d'embrasser avec les yeux  
les courbes suggestives de la femme au port gracieux  
me reste cachée,  
au seuil d'une rencontre tramée sans défaut,  
une fente saignante  
qui me tourmente.

COMME la phrase allusive n'est scandée  
par le souffle d'une voix qui l'assume  
mais déroulée à reculons par une plume,  
ses moutures successives  
n'épousent les courbes lascives  
de la belle odalisque nonchalamment assise,  
mais se modélisent  
sur les lignes suggestives de la muse possessive  
qui enjôle ma psyché  
dès lors que les rimes embrassées  
dans une poésie recherchée  
ne cessent d'entretenir  
infiniment le désir  
de l'amour promis  
qui ne vous trahit.

## CASCADE

CE tête-à-tête enjôleur avec la poésie  
où se brisent sur les biffures  
des mauvaises tournures  
des amours de loin qui ne sont par la rime choisis,  
se poursuivrait-il dans le sillage de ma main,  
si ne me réjouissaient les bluettes  
des phrases coquettes  
qui se corsètent  
pour réapparaître au verso,  
plus finement ficelées  
que sur le recto ?

ME soumettrais-je,  
aux gré des moutures dont la platitude  
étire le temps pressant de la solitude,  
au désir immodéré de la phrase de n'être comprise  
qu'une fois in extenso conquise  
si, dans la justesse d'un bel accord  
de rimes sonores,  
la quête sensorielle des voyelles  
par une âme esseulée dans son ciel  
n'aboutissait à chanter la tarentelle  
de la quintessence des sens  
de l'amour charnel  
que j'ignore.

CES billevesées cueillies  
pour avoir dansé en ma pensée  
juste après le passage d'une ondine  
devant mon désir,  
pourquoi ne saturent-elles pas,  
comme les gaudrioles,  
le brouhaha de la vie,  
plutôt que de poétiser le dépit  
d'un amoureux transi ?

## CASCADE

LE charme que se volent les passantes  
échevelées par le vent frondeur des rues traversantes  
qui ensauvage le visage des plus sages,  
se fondrait dans le charivari de la vie  
plutôt que dans les lacis d'une calligraphie  
inclinée par la tristesse  
de s'éloigner de la bonté des caresses,  
si de longs poèmes sans prénom ni adresse  
ne relayaient,  
d'un amour ne se fanant jamais,  
la promesse.

MON âme, bousculée  
par le charme renouvelé  
des passantes échevelées,  
se retrouve constamment submergée  
par l'eau chagrine des baisers jamais échangés  
qui alimente le cours lancinant  
de cette plainte qui l'emporte,  
telle une lettre morte,  
loin de la cohorte.

CETTE plainte qui se rembrunit  
de l'encre noire de la mélancolie  
d'une âme troublée  
par la beauté des traits féminins croisés  
sans qu'une rencontre ne soit jamais nouée  
se tarirait si, dans cette quête du grand amour  
que le temps du rêve reporte sans fin  
à des lendemain moins incertains,  
ne me réconfortait depuis toujours  
la solitude des heures où mon pleur  
va à la rencontre des rimes  
qui soutirent de mon cœur  
la connaissance intime  
de son désir ultime.

## CASCADE

JE m'emploie aux heures de mon désir  
à saisir le sens aigu que m'inspirent  
les rencontres suggestives  
des rimes transgressives  
et comme la communion  
avec l'essence de la nature  
s'accentue une fois que mon âme,  
détachée de mon corps,  
s'anime dans l'écriture que je triture,  
je jouis d'un amour qui rayonne  
sans blesser personne.

Si je savais me coucher  
sur les lèvres muettes d'un sexe,  
me glisser dans le silence anonyme d'une caresse,  
aurais-je pris langue avec ce nouveau poème  
qui, sous couvert de me rapprocher  
de la femme de mes rêves,  
me dénude ?

POUR être le poète  
dont le geste prolonge dans l'écrit  
l'amour inaccompli  
de peur qu'il ne soit déchiré par des cris,  
devant la page saturée de bribes ressassées  
je ne cesse d'attendre,  
alors que se marient les rimes qui me consolent  
de l'amour charnel qu'elles me volent  
dans le do-mi-sol de leur envol,  
que le baiser de l'âme sœur  
ne me libère de ce sort  
où les liaisons heureuses de mon pleur  
chantent un leurre à mon cœur,  
à moins que ce ne soit  
celui silencieux de la mort.

## CASCADE

LES mots d'amour que dans la vie je ne dis  
seule ma plume ose les clamer  
quand mon ombre détachée  
de mon corps empêché  
va de mains en mains  
jouir de son genre féminin  
dans la forêt de mes regrets  
pour autant que ne soit sacrifiée,  
dans l'intensité grandissante des orgies,  
la poésie.

LE jour où les phrases sangsues  
ne soutireront plus  
de l'encre noire du songe  
où bandant je m'allonge  
entre les cuisses nues  
de la femme convoitée par la strophe assidue  
et que, pour tromper la déconvenue,  
ne se relaieront plus  
des rimes incongrues,  
le théâtre de la chair amoureuse  
s'étant dérobé sous mes pieds,  
quel âge aurai-je ?

MAINTES silhouettes féminines  
que le regard intéressé poursuit  
jusqu'aux angles obtus des rues  
soulignent, en s'éloignant,  
le pas en arrière du poète retenu  
par de vieilles phrases décousues  
qui lui reprochent,  
envieuses du charme fugitif  
qui trouble le satisfait contemplatif,  
d'être négligeant  
et maladroit avec elles.

## CASCADE

POURQUOI acceptes-tu de polir  
dans un dénuement grandissant,  
les phrases jamais trop belles de tes poèmes  
si tu n'as de cesse,  
mon cœur esseulé,  
d'aimer ?

CES phrases mal fagotées  
qui sollicitent ma rimerie d'écolier  
pour parer d'un atour joli  
la pertinence du sens acquis  
pour le seul plaisir de l'esprit  
seront-elles remisées  
dans le passé vite oublié  
du poème inachevé  
où mon âme confesse  
sa tentation de se fondre  
dans des débauches de fesses  
qui s'abandonnent à se confondre,  
par la beauté du visage aimé qui,  
au sortir de la noirceur de mes nuits,  
lumineusement me sourit ?

CETTE poésie que j'aligne  
sans que les retours à la ligne  
ne contrarient les couples de rimes indignes  
rapproche-t-elle de la femme vénérée  
pour son écoute bienveillante du poète parti,  
enhardi par l'audace  
d'une première strophe salace,  
à la rencontre d'un sexe invaginé  
qui, dans l'acte d'aimer,  
lui deviendra familier ?

## CASCADE

Si d'avoir confié,  
par delà l'affinité des pensées des aimés  
suscitées par la douceur d'un soir d'été enjôleur,  
la dérive de ton existence à l'appétence des sens  
te ramène, aussi loin que tu fuis,  
à un serment scellé sur des lèvres ensanglantées  
sans avoir songé aux ciels assombrés  
de l'amour refroidi,  
ne hantait mon âme,  
toutes ces phrases impudiques  
frayeraient-elles dans mes poèmes ?

DEPUIS que ma plume s'est octroyée  
le talent de scinder ma psyché  
pour, plutôt que de prendre  
un cœur tendre  
dans l'élan vif de s'en éprendre,  
sur le papier attendre  
en aimant de loin pour ne cesser d'aimer  
et de jouir d'être enrôlé par la romance  
qui aiguillonnent les sens,  
sans que rien ne se passe  
les ans courbent mon corps qui s'efface  
derrière une poésie crue  
susitant des malentendus.

PHRASE après phrase je soutire  
toute la jouissance d'une poésie mienne  
dans la hâte de partager cette intimité dévorante  
avec la femme aimée  
dont les envoûtantes caresses circonscriront  
mon histoire à son giron  
dès que ma plume en aura fini  
d'en forger le désir.

CASCADE

VAIS-je être veuf de poésie  
si je trahis,  
en devenant un amant,  
l'aspiration de mes phrases  
à formuler ce vœu ?

LES rimes qui,  
au long des pages,  
dans l'outrance de mon langage,  
halent mon cœur vers l'âme sœur,  
partagent ce présage  
que nombre d'auteurs majeurs attestent  
dans l'acte inachevé de leur geste  
lorsque la vulve engloutit,  
dans une étreinte dont la vigueur  
affole le cœur et déboussole l'esprit,  
les prévenances du poète fantoche  
qui s'en approche  
en rimant avec constance  
des billets gentillets.

S'IL advient que ma phobie de poète  
de devoir se défaire  
de l'emprise de la lettre  
pour embrasser hardiment la chair  
s'en est allée du plus profond de mon être  
alors les phrases qui enfièvreurent mon sang  
en suscitant des désirs de plaisirs indécents  
comme l'alphabet ondulant du serpent  
qui, sur les pages profanées du livre, l'anime  
vers le fruit de l'amour que le verbe envenime,  
au lieu de les écrire à l'intention de chacun,  
je ne les confierai qu'à une seule.

CASCADE

Ô femme enchanteresse,  
promets-le moi que tes caresses  
sauront sculpter  
les arabesques de ma pensée  
si plus aucune poésie ne s'approprie  
mon désir de t'aimer  
que relance, sans attendre,  
cette dernière phrase emberlificotée.

Ô femme prêtresse  
des amours terrestres qui ne se confessent,  
à ma prétention d'atteindre  
le cœur abscons de mes pulsions  
en décochant des phrases torsées,  
tu lui opposes l'observance d'un cycle  
qui fait que mon humeur,  
de ne s'épancher dans les replis  
dissimulés par une toison  
où se perd ma raison,  
trouve à se déverser  
dans une forme choisie  
de poésie.

Ô Belle des plaisirs de la chair éprise,  
interdisez-moi de vous écrire,  
au verso de ce poème qui me maintient  
constamment sous son emprise  
en liant les emportements de mon cœur  
aux stances que relancent les rimes exquisés,  
les faux-fuyants d'un entremetteur de mots  
qui ne cesse de repousser le moment  
d'être votre amant  
car le désir bouillonnant de son sang  
ne se forge durablement  
que si, sur la page,  
il reste brûlant.

## CASCADE

CETTE perpétuelle invitation de nos corps  
à échanger des caresses  
si j'avais appris,  
non pas à l'écrire,  
mais à la lire dans les traits d'un visage,  
mes mains seraient-elles restées  
autant d'années sans aimer ?

Ô reine du royaume où les pensées se conquièrent  
dans les plaisirs de la chair  
je te fais le serment,  
en me défaisant d'une poésie  
qui ne ment sur mon tourment,  
de renoncer au secours des rimes qui s'agencent  
pour insuffler une cohérence à mon existence  
entravée par l'appréhension de ma psyché  
de s'abîmer,  
dans l'acte d'aimer,  
dans une forme non rimée  
de ta beauté.

Ô reine de la nuit  
couchée sur l'horizon de mes jours,  
ce n'est pas du dessous de ma plume  
que surgit ce moment  
où, après avoir pris chair couleur d'ébène  
dans une lignée souveraine,  
tu transmues l'encre noire de mon délire  
de constamment réécrire  
pour obtenir des phrases un sourire,  
en un flux rythmé de ton sang  
qui soumet le passage du temps  
aux bons plaisirs à venir.

## CASCADE

MAINTENANT que s'en vient  
la double courbure de ta cambrure  
avec ta seule chevelure pour parure  
et que ma ligne de vie s'inscrit dorénavant  
dans le cycle du temps  
qui repasse par la fente de ton devant,  
ce n'est plus un flot de mots finassants  
mais celui de mon sang me bandant  
qui me presse de t'aimer,  
ô ma bien-aimée.

POUR être ton amant à tes instants le voulant  
je renonce, ô femme enchanteresse,  
à l'aire vierge des pages où ne cesse,  
en maintenant mon geste à l'écart des caresses,  
de s'embrasser les rimes croisées qui prolongent  
un désir d'amour qui se réfugie dans les songes,  
pour m'abandonner,  
le temps tournant autour de l'heure de ton sang,  
aux propositions de nos deux corps s'enlaçant.

APRÈS m'être dépris,  
en dénouant tes longs cheveux,  
des rimes embrassées  
qui m'intiment de les marier  
suivant l'aspiration de mon âme  
à aimer ou à être aimée  
qui ne reste la même dans mes poèmes,  
ô femme qui initie ma langue à savourer  
le geste de dire : « je t'aime » dans ta bouche  
emportés par l'onde mêlée de notre baiser  
nous basculons fort de ma verge raidie,  
à la renverse sur ta couche.

LES lignes sensibles de ton corps  
ayant détaché la trajectoire de mon être  
des méandres de la lettre  
qui me tramaient une existence  
en dévidant mon inconsistance,  
ma pensée aimante se projette,  
pour embrasser tes lèvres,  
en amont d'un langage  
qui ne me parle sur la page  
tant que des rimes ne se lient dans l'outrage,  
car aujourd'hui je suis,  
avec la poésie dorénavant ne te trompant,  
pleinement ton amant,  
ma bien-aimée.

Ô femme aux beaux souris dont je suis épris,  
sans qu'aucun des mots de cette entêtante poésie  
qui fuit le moment présent ne soit dit,  
tes cuisses s'ouvrent comme un livre  
sur la fente de ton sexe,  
signe ultime qui m'exhorte à te rejoindre,  
corps et âme,  
sur l'autre rive.

Ô mon amour,  
une fois que mon âme s'abandonne  
à jouir des humeurs mêlées de nos corps  
qui l'inscrivent dans le cycle de la mort,  
c'est tout mon être qui cède à l'ivresse  
du langage envoutant des caresses  
dont la concordance des temps me ramène,  
en mettant fin à ce poème,  
à la vie d'avant  
la naissance des mots.

*poème relu et modifié, le lundi 12 janvier 2026.*

# LE CHEMIN DE LA PAGE

*Quand, pour une trace  
de son passage dans l'espace,  
le corps s'efface.*

*« Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon,  
il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste  
à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute ...*

Arthur Rimbaud.

*Rien, cette écume, vierge vers*

Stéphane Mallarmé.

“RIEN”,  
depuis cette réminiscence  
par laquelle le hasard de ce qui suit commence  
ne serait sans la page blanche qui assigne  
mon “Je” à être cet “Autre”,  
marionnette d'un langage  
dont le mouvement d'engrenage des rouages  
articule la pensée de passage  
que, sans le vide attracteur de la page,  
mon esprit débile  
resterait dans la marge immobile.

JE reste assis au bord de moi-même  
tant que, dans la blancheur de la page  
où l'effort d'attention de ma vision  
ne discerne aucune ligne d'horizon,  
les rimes souveraines qui s'enchaînent  
à la bonne cadence des phonèmes  
dont le son entendu reste le même  
alors que le sens évolue  
lorsque les mots sont lus  
tardent à prendre sous ma main  
dans le ruissellement ondoyant d'un poème  
la mesure du vide que leur absence prolongée  
déverse en mon sein.

QUITTE à plagier le prince des poètes  
qui, par le mot "Rien", ouvre son œuvre complète  
obscur et pure à mesure des lectures,  
le premier jet délivre bien souvent  
un sésame à la phrase abstraite  
qui restitue la persistance  
de cette épreuve que j'avance :  
que lorsque mes yeux cherchent à isoler  
un point blanc sur la page immaculée  
le vide qui s'installe dans ma tête  
de s'agrandir ne s'arrête.

ARRIVE alors que l'hébétude de mon esprit  
s'associe au vide blanc de la page qui s'agrandit  
jusqu'à la crainte que les mots de mon délire  
ne puissent plus le circonscrire,  
si bien que ma plume qui a dépassé l'âge d'entretenir  
l'ambiguïté de mon désir  
dans des poèmes égrillards,  
du vide infini de la page blanche qui m'aspire  
dans les profondeurs de son nulle part,  
en manque de sujet, s'en empare.

PLUTÔT que de céder au silence de la pensée absente  
qui s'éternise sur l'écritoire,  
j'assimile l'hébétude de mon esprit  
à la blancheur de la page  
que le temps n'altère dans son passage,  
si bien que me vient l'espoir,  
en transposant le vide de ma vision dans une image,  
de traverser sans dommage autre que mon âge  
les années dont les quatre saisons monotones  
prennent la couleur sépia de l'automne  
en s'empilant dans un tiroir.

ALORS que remonte à la surface de la page blanche  
la mémoire effacée d'une enfance sacrifiée  
ma plume de poète s'entête à ce que se déversent,  
de la fêlure qui me traverse,  
des poignées de mots jetés pour recouvrir  
dans le déploiement d'une trace  
les images absentes d'un passé refoulé  
que n'efface le présent qui passe,  
mais pour que ma plume buissonne  
au gré des rimes qui chantonnent  
elle ne doit s'écarter  
du vide de la page vierge qui l'attend.

SOIT je m'épuise à attendre  
la survenance d'un point de repère  
dans la blancheur indifférenciée de la page  
dans laquelle l'attention de mon esprit se perd,  
soit ma main s'aventure  
à retranscrire dans l'écriture  
le bourdonnement de l'hébétude  
qui s'installe dans ma tête  
quand le vide blanc de la page qui s'impose à ma vue,  
sur les biffures des moutures de la strophe décousue,  
prend le dessus.

POUR que l'esprit ne flanche  
dans la nuit blanche,  
la muse s'amuse à ce que l'être désespéré  
qui plonge sa plume manquant d'usage  
dans le vide de la page  
qui engloutit les autres vies  
que jamais il ne saisit,  
trouve une réponse élégante  
à la nécessité de son geste.

JE remanie une énième fois  
la mouture tarabiscotée de la strophe raboutée  
qui attestera l'obstination de mon geste  
à reproduire avec justesse  
ce moment où la blancheur de la page devient  
la dominante du vide attracteur qui me retient  
et, comme le peintre qui l'obtient  
en mélangeant la palette des couleurs,  
les rimes s'enchaînent sur les mêmes phonèmes  
dans le cours limpide du poème  
ce qui encourage le poète à retrouver,  
à toute heure dans son labeur,  
le miroir qui reflète son vide intérieur.

MES pensées m'apparaissent-elles  
à mesure que les strophes acquièrent une forme  
qui dit le vrai si elle est belle ?  
Aussi je cisèle cette dernière qui se présente  
pour imager le silence échangé avec ma page blanche  
sans que les engrenages du langage  
ne m'en disent davantage  
comme lorsque dans mon enfance,  
je recopiais cent fois la pénitence  
et que mon esprit hébété entraînait en résonance  
avec la blancheur du vide de l'aire vierge des pages  
qui se remplissait de la tyrannie d'un rabâchage.

QUAND la strophe loufoque se disloque  
sur la page dont l'aire vierge me convoque  
aux heures où mon labeur est d'attendre  
qu'un enchaînement de mots réussisse à me surprendre,  
ma main se ressouvient des devoirs et des examens  
auxquels je répondais faussement en quelques lignes,  
poussé par la crainte que le vide blanc n'engloutisse  
le temps imparti à ce que s'y tisse un récit factice  
et que mon esprit ne puisse se raccrocher,  
le premier surpris,  
à la pirouette d'une idiotie.

RÉUSSIR à désancrer mes yeux  
de leur plongeon silencieux  
dans la blancheur immaculée d'une page  
et de restituer, dans le bricolage d'un verbiage  
aussi cohérent que plaisant,  
la poursuite dans le vide infini  
de la pensée absente de mon esprit,  
sans perdre de vue que les va-et-vient de ma main  
soumise au dicta des rimes  
s'arrêtent là où les assonances de celles-ci n'expriment  
l'hébétude endurente qui m'opprime.

Si ce poème s'impose sur le papier,  
c'est moins pour détacher mon hébétude  
de la blancheur indifférenciée de la page  
que pour pointer la véritable nature  
de ce vide intérieur  
que ma plume déplace  
en permutant des mots.

DÈS lors que la justesse du geste ne s'apprécie  
qu'une fois la strophe réussie  
je souligne les rimes qui sonnent  
dans un charabia qui déraisonne  
jusqu'à ce que devienne audible  
dans une tournure compréhensible  
l'entrée en résonance de mon insuffisance  
avec le silence de la page blanche contemplée  
et que mon esprit rassuré que la pensée absente  
soit devenue lisiblement présente  
de s'abandonner à la nuit noire  
silencieusement tombée sur des épaules voutées.

COMME la basse continue du bourdon  
prolonge le silence posé au début de la partition  
la vacuité de mon être  
se dilue dans la grisaille des lettres  
aux heures du jour où, entre les plages de silence  
d'une perpétuelle insuffisance  
se trame cette évidence  
que les strophes qui réitèrent la présence  
de la pensée absente n'émergeraient des raturages  
si, dans le vide blanc des pages  
ou dans celui noir des cieux,  
l'écoute de mes yeux ne voyait le lieu  
où advient le merveilleux  
depuis la mort de Dieu.

LES mots usés du trousseau de mon esprit ballot  
qui gouvernent la dérive de mes yeux  
à la recherche d'un point d'ancrage  
dans la blancheur étale des pages  
ne rapportent de l'expérience de cette errance  
qu'un vide sillonné par les rimes chantantes  
qui cherchent comment s'accorder  
pour composer une pensée absente,  
si bien que l'avancée musiquée  
de la strophe ciselée  
rapporte sous un aspect trompeur  
l'aire vierge de la page transposée  
par mon esprit vainqueur.

D'ALLER quérir le vide créateur  
en haut à gauche de la page blanche suivante  
permet à mon geste de gribouilleur  
de soutiré d'un charabia obtus  
la pensée farfelue qui reste tue  
tant que ne l'anime la musique des rimes  
et que la blancheur perçue ne soit lue,  
car c'est dans le vide des pages vierges qui s'accroît  
que dans une variation imprévue se déploie  
la trace de mon écoute du temps qui passe  
avec les mots que je n'entends pas.

SI, articulés par les rouages du langage,  
des emboitements de rimes plates  
ne restituèrent sur le verso de la page,  
dans une image dont la ressemblance flatte,  
la blancheur immaculée de son recto,  
la déraison de mon esprit ne réussirait à parcourir,  
la transposition achevée de la page blanche tournée  
reflétant fidèlement la page vierge à venir,  
le vide infini sans jamais en sortir.

PLUTÔT que de mystifier l'histoire du faux sage  
qui, pendant des heures, ne détache son vide intérieur  
de la blancheur immaculée de sa page,  
je remise dans un tiroir  
les strophes dont je ne saisis la subtilité  
tant que leur tournure ne soit ciselée  
et dont les plus ostentatoires,  
rassemblées dans un grimoire,  
souligneront l'effort de mon esprit à déjouer  
une hébétude qui se complait à se fondre,  
depuis mon plus jeune âge,  
dans la blancheur des pages,  
mais en trouverais-je aujourd'hui le courage  
si la vieillesse dans la paresse  
ne menait à l'écrit de détresse ?

BIEN qu'aucune certitude ne m'oblige  
à me séparer d'une phrase heureuse,  
dois-je pour autant offrir une image trompeuse  
de mon esprit qui oublie,  
quand la dextérité de mes doigts  
insuffle une tonalité qui n'est pas celle de ma voix  
à la pensée absente qui acquière une consistance  
dans la souffrance créée de son silence,  
que le poids de son hébétude ne varie  
dans la vanité de l'histoire qui s'écrit.

JE suis cet insensé  
qui, faute de posséder une histoire à raconter  
autre que cette gageure de restituer  
dans un poème brodé avec des rimes démodées  
l'inanité de sa pensée,  
embrasse l'envers hébété de sa face  
sur des pages vierges de trace  
après s'être approché du silence impénétrable  
que son miroir lui tend.

COMME le miroir du couloir réfléchit mon absence  
depuis l'angle mort de ma présence,  
ma page blanche me renvoie la plage de silence  
que mon esprit ne franchit  
tant que ne se déploie la trace  
de mon être qui s'efface dans le vide de l'espace  
car lorsque je pense dans un effort tenace  
c'est du silence qui s'ajoute au silence.

MAINTENANT que le vide s'est installé autour de moi  
pour que l'ascèse du poème se déploie  
je ne sais plus,  
privé de l'aire illimitée des pages immaculées  
où mes yeux sont à l'écoute de la voix  
modulée par mes doigts,  
ni quoi faire ni surtout où aller.

EN dehors de soutirer  
de la page vierge sacrifiée  
le vide qu'en moi j'y vois  
ma plume n'y récolte rien  
qui puisse contrebalancer la présence  
de la pensée blanche qui s'éternise sur l'écritoire,  
si bien que les extravagances qu'elle avance  
au petit bonheur la chance  
s'avèrent être incapables d'être infidèles  
à la persistance du silence qui m'interpelle  
quand les mots d'encre noire  
ne trouvent le début d'une histoire  
pour perpétuer le geste d'écrire  
le tintinnabuli des rimes qui s'entr'appellent  
pour musiquer les ritournelles  
sans lesquelles chacun de mes âges  
ne connaîtrait son délire.

DE nécessaire,  
la page blanche étant devenue salutaire  
au cheminement de mon esprit qui se réjouit  
quand le déversement d'une prose aventureuse  
canalisé par la rime rigoureuse  
réussit sous mes yeux,  
dans un tour de main astucieux,  
à ce que la page blanche réapparaisse  
dans une image dépourvue de relief,  
mais comme le temps de cette illusion est bref  
le vide infini qui ne varie  
réinvite la pensée fille de l'air  
à se laisser dédoubler par les vers impairs  
qui la poursuivent dans l'écrit.

LES feuilles de papier  
raturées, déchirées, brûlées  
de ne recueillir une pensée limpide  
sur la transparence inspiratrice du vide,  
ne découragent mes doigts d'affronter le silence  
de la page blanche qui est devenu,  
du fait de sa persistance, ce que je pense  
et comme d'un savoir échafaudé je n'ai pas l'assise,  
mon ouvrage repose sur cette roublardise.

SANS le vide de la page blanche qui s'impose  
pour ajourer le corps des lettres et séparer les mots  
puisque ceux-ci ne sont scandés par mes lèvres closes  
mais par mes yeux qui ne se lassent  
de réécouter dans une trace  
les silences des insuffisances  
qui perdurent dans mon esprit  
quand les mots écrits ne pensent pour lui  
si bien que la justesse du son de leur scansion  
entretient, comme pour une chanson,  
la déraison de cette fiction.

SANS avoir été cet enfant qui s'attardait  
dans le silence qui le rattrapait  
après chaque rime désuète qu'il alignait  
et qui déjà oubliait d'être  
quand, dans le verbiage sonore obtenu,  
ne lui parlait une pensée farfelue  
réussirais-je, en moulinant comme une crécelle  
le vide obsédant de ma ritournelle,  
à enchaîner sur des pages blanches  
les litanies d'un rituel  
qui ramènent mon esprit  
à ses premiers oublis de la vie ?

COMME je méconnais,  
avant de l'entreprendre,  
la tournure de la phrase qui bouclera  
sur la pensée obtenue en écoutant sa venue,  
je me désencombre de l'idée reçue  
que le vide de la page nue peut être perçu  
sans avoir été préalablement conçue,  
car ce n'est que lorsque ma plume rebelle  
sculpte une forme nouvelle  
à une absence de contenu  
qu'elle atteint son but.

NE sachant quel vide  
de la page blanche ou de moi-même  
s'ajoutera à mon poème j'attends,  
et dès lors que les ratures ne censurent  
la strophe de belle allure  
qui veille à ce que la paresse  
ne rattrape l'effort de brandir sa détresse,  
que des rimes diligentes enchantent  
une prose indigente  
qui, tant que sur la page elle le reste,  
dans le même état me laisse.

POÈTE ayant acté que ses rimes bancales,  
privées d'une rame de papier,  
n'enjamberaient l'hébétude qu'elles étalent  
je ponctue, la plume à la main,  
sur le chemin blanc des pages d'un retour au rien  
une prosodie qui remanie la monotonie d'un refrain  
qui repousse au lendemain  
le point final des silences d'un esprit en souffrance  
au travers desquels je pense.

PARTIE d'une plage de silence en quête de sens  
l'écoute de mes yeux dérive  
dans le flot sonore des mots qui m'arrivent  
car ce n'est qu'en s'arrimant à la rigueur des lois  
de la rime d'autrefois  
que s'entrevoit la cohérence qui se déploie  
et que mon esprit,  
pris par son effort d'aller  
à la rencontre d'une pensée,  
ne s'écarte de la trace qui prolonge dans l'espace  
l'imbroglio de mots dont le minimum de sens  
finit par vaincre le silence  
qui ne cesse de buter sur son absence  
si bien que, de pages sillonnées en pages biffées,  
se sont mes doigts qui baladent ma voix.

COMME c'est la dextérité de mes doigts  
qui supplée l'incapacité de mon esprit à cerner  
la pensée recherchée  
tant que celle-ci ne soit ciselée,  
sans l'insistance à extraire le silence  
de la perpétuelle insuffisance  
à sortir d'un chaos de mots avec le dernier mot,  
sous mes yeux ne s'articulerait la strophe  
qui, de l'inanité de ce labeur, s'en rapproche.

DEPUIS que j'écoute avec les yeux  
les mots tus par ma voix  
mais débroussaillés par mes doigts,  
sur des feuilles de papier s'accumulent  
des formules qui spéculent  
sur le vide salvateur de l'aire vierge des pages  
sur lequel s'appuie la vanité de mon ouvrage,  
pour autant qu'aux poignées de mots déversés  
se soit mêlée la rime judicieuse  
des strophes prétentieuses  
qui, en tournant en rond dans le vide,  
acquièrent la tournure fluide qui les valide.

POUR un mot de travers je m'attaque  
à la phrase tordue qui me cherche  
car tant que le geste d'écrire  
l'emporte sur les déceptions de relire  
l'irréversible effacement dans ma mémoire  
des origines de mon histoire  
dont mon esprit ne s'en sépare,  
après avoir éprouvé son silence sur l'écritoire,  
qu'en succombant au sommeil dans la nuit noire,  
ma page blanche restera, faute de mieux,  
quotidiennement sous mes yeux.

POÈTE constamment mis en échec  
par la difficulté de la lettre  
je me réjouis néanmoins,  
l'esprit empêtré dans les boursouflures  
d'une écriture que je triture,  
d'affronter dans cette entreprise  
le vide illimité des pages blanches que n'épuise,  
ni le savoir spéculé,  
ni la bêtise avérée  
d'une vie passée à rabâcher  
une mémoire effacée.

APRÈS avoir traversé avec peu d'instruction  
d'indécents poèmes en prose qui en conservent la trace,  
mon geste triture une écriture qui resterait obscure  
si, au fil des mots, ne s'articulait une équivalence  
entre le savoir acquis et l'espace vierge conquis  
dès lors que mon histoire ne se clarifie  
dans la chambre noire de ma mémoire  
mais dans le vide blanc des pages  
où les rimes croisées depuis l'enfance  
brodent les pensées que je ne pense  
dans le silence de leur provenance.

CE poème laborieux qui ne réclame,  
ni la maîtrise de la rime qui aiguillonne  
la phrase brouillonne,  
ni celle des titres en belle page des pauses  
qui partagent une interminable prose,  
mais l'aire vierge illimitée des feuilles de papier  
où le prolongement malaisé de la trace  
n'entame l'espoir de cueillir l'imprévu  
de la strophe qui ne serait advenue  
si le vide blanc des pages n'était dans l'attente  
d'être traversé par une pensée mouvante.

LE flux évanescent de la pensée qui plane  
sur l'aire vierge de la page nécessaire  
au rassemblement des mots de mille manières  
s'esquisse à mesure que mes yeux s'étonnent  
de la rime qui entonne des mots qui braconnent  
pour autant que les raturages  
n'épuisent au long des pages  
les mots usés d'un rabâchage,  
et que mon verbiage privé de son cours,  
ne laisse mon esprit balourd  
poétiquement sourd.

LOIN des ouvrages où se bousculent  
les représentations du monde  
que certains conçoivent pour mieux le parcourir,  
je m'en tiens à sillonner l'aire vierge des pages  
pour approfondir, au terme de nombreux passages,  
le vide créateur des énoncés qui le fondent,  
et comme sous mes doigts de rimailleur  
les ratures abondent,  
ne peut-être quantifié l'espace vierge requis  
pour que, le temps d'une seconde,  
brille une pensée féconde.

EN ourdissant ce stratagème  
d'intégrer le vide attracteur de la page blanche  
dans l'avènement du poème  
se retrouve inversé le flux des pensées  
qui ravissent l'attente de mon esprit  
lorsque la rime chantante qui se présente  
relance le cheminement d'une tournure hésitante  
vers la formule qui postule  
que, sans l'aire vierge illimitée des pages,  
mes yeux n'entendraient la voix  
tissée par mes doigts.

COMME mes arguties  
sur le vide créateur de la page blanche varient  
à mesure que l'insatisfaction de leur écoute  
avec les yeux les modifie  
dois-je en conclure, plumitif d'une culture  
où la vie de l'esprit est régie par l'écriture,  
que l'espace vierge des pages contribue,  
en ne limitant le polissage du poème,  
à ce que s'agent en un corpus mélodieux  
le signifié des mots régie par les phonèmes  
comme l'étoilé merveilleux  
scelle le mystère des cieus.

CONVAINCU que plus la forme est concise  
plus grande est la surprise que les yeux lisent,  
je ne cesse de rabouter la tournure tortueuse  
de la strophe boiteuse  
pour en soutirer cette évidence  
que sans l'aire vierge des pages  
ne se ferait le polissage de mon verbiage  
et que les pensées fluides  
sur la nécessité du vide  
resteraient confuses sur ma langue  
et diffuses dans mon esprit.

COMME l'argile tourne,  
sous les doigts du potier,  
autour du vide qui fait naître l'amphore  
pour contenir dans un galbe épuré  
le parfum suranné de l'élixir évaporé,  
chaque nouvelle strophe reprend sur le papier  
l'aire vierge des pages sertie par les précédentes  
puisque, poète, mon crayon ne saurait combler  
autrement que dans une forme  
qui ne repose sur aucun fond  
le silence de la pensée absente,  
si bien que sous sa main de plaisantin  
le déversement de ce verbiage  
sur l'attraction créatrice du vide blanc des pages  
ne rime à rien.

POÈTE

grâce aux verres grossissants de mes lunettes,  
me laisserais-je quotidiennement aspirer  
par le vide attracteur d'une page blanche  
si mon corps n'acceptait,  
pour une vie de l'esprit,  
de se désincarner dans l'écrit.

ET si,  
de répondre à l'appel du vide créateur  
que génère en moi une page blanche,  
la singularité de ma pensée ne résultait pas ?  
Abandonné à ce désarroi  
le plus sage ne serait-il pas  
en faisant vœux de silence, d'effacement et d'oubli,  
de renoncer à la tyrannie de cette poésie qui,  
tant que dans la déclamation qui séduit  
ne s'entend la mélodie de la lyre qui vous ravit,  
n'expose clairement le motif de cette lubie  
de toucher avec ses yeux  
le miracle ou la rime sur la page ranime  
la mémoire effacée d'une vie  
passée sous silence dans l'écrit.

JE ne cherche plus à être le poète  
pour qui sa pensée ardue,  
sans le support d'une page blanche,  
resterait tue,  
puisque la trace d'aucun écart  
entre l'image que je vois  
et le vide en moi ne se déploie  
pour que, dans la vie, tu ne sois pas,  
bats mon cœur bats mon cœur bats...

ET que la page en attente  
d'une pensée redondante  
sur le vide créateur  
de mon labeur  
reste blanche.

*poème relu et modifié, le samedi 2 mai 2026.*

LE TEMPS,  
EN DERNIER LIEU,  
JE L'AI PERDU.

*Pour un renoncement au passage du temps  
qui lie différemment  
mon âme et mon corps  
à son mouvement.*

ARQUÉ contre le souffle du vent qui rabat sur l'océan la grisaille des nuages d'où s'extraient les vagues dont les plus hautes qui, de ne pas s'effondrer sur la ligne écumeuse des brisants, viennent se fracasser sur la côte découpée où mon corps ressent la fragilité de sa présence dans la véhémence des éléments.

SOUDAIN submergé par la puissance des éléments les battements de mon cœur compriment le temps au présent de la panique de ne plus résister au cisaillement du ressac qui, en affouillant le sable dessous mes pieds, m'entraîne dans le bouillonnement de la vague qui s'élève fouetter le chemin côtier violemment.

CE roc battu par les flots et sur lequel, ce soir, je ne puis m'asseoir pour jauger les cambrures des vagues dont l'ondulante chevauchée vient se briser sur la côte découpée où s'accumule une écume qui, roulée par le vent, se dissolvait et s'évapore lentement alors que lui, depuis son agrégation dans les temps archéens, inerte dans le va-et-vient des marées, il dure !

LA lente érosion du rocher n'ait pas dû à un passage du temps moins agressif à son égard mais à sa masse granitique qui résiste aux assauts des vagues qui sillonnent l'onde bleue d'une planète qui gravite autour d'une étoile jaunie rattachée par un bras spiralé à une galaxie qui tourne en rond dans la nuit noire autour de son trou noir en inspirant, à l'autre bout de la nuit, les élucubrations du poète abasourdi.

LE lent mouvement spiralé de la main qui déroule la pensée qui tourbillonne dans ma tête me rend solidaire d'un ciel où s'y dissipe irréversiblement l'énergie des éléments, du déferlement des vagues qui meurent continûment aux battements des ailes de l'oiseau migrateur qui s'éloigne au-delà des nuages dispersés par les vents.

À la fin des temps où plus un seul corps en mouvement n'évolue dans le froid absolu, si ne s'inverse l'expansion de l'éther dans la respiration de l'univers et comme : "rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme", sous quelle forme l'énergie de la matière absente se retrouvera dissipée dans la pureté du rien : en des vagues de vide animées de ne pas trouver une limite à l'espace infini ?

DÈS lors que la vitesse d'expansion de notre univers ne diminue mais s'accélère dans ses confins, j'en déduis que ce mouvement n'est dû à la force du souffle de son apparition que ne réfrène l'agrégation des éléments mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui englobe l'éther qui s'évide de ses astres en feu en s'agrandissant.

DANS cette vision où l'expansion de l'univers n'est due au souffle de son apparition mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui englobe l'éther, les lignes d'horizon que nous percevons se diffractent, d'étoile en étoile, dans toutes les directions.

IMMOBILES dans aucun des points de l'immensité du vide, les éléments qui constituent l'univers trouvent leur salut en faisant corps avec leur course qui résiste à l'expansion de l'éther qui s'accélère si bien que, dans le cycle de l'énergie de la matière qui s'agrège diversement pour se consumer irréversiblement, là où la poussière se déploie s'offrent des présents !

L'ESPACE connu perdure aux endroits où des astres, attelés à d'autres astres, tournoient là où le vide de l'éther dans le mouvement se retrouve, ainsi, au hasard des attractions, du plus grand au plus infime des univers, c'est au rien du vide que le carrousel des particules élémentaires donne corps.

TOUT corpuscule emporte l'ici et maintenant du monde charriée par des astres en feu qui, épuisant leur mystère, surgissent de la poussière qui s'en suit.

COMME dans la pureté bleutée d'un ciel d'été se forme l'inquiétant nuage de plomb qui libère la grêle et l'énergie des éclairs, dans la nuit noire de l'éther où les nuages de gaz et de poussière s'agrègent en des astres incandescents, la matière des éléments se complexifie en s'y refroidissant.

LA matière se complexifiant dans son retour au rien, les combinaisons d'éléments se constituent à des vitesses qui les situent hors du néant de n'être plus.

À l'image de la vague qui se cambre à l'approche de son ressac qui délimite l'océan, tout élément se modifie dans son allant du seul fait d'être un manège provisoire d'atomes plutôt que ce rien qui, dès que le retour au même d'une onde se brise, revient.

GROSSIES par l'onde brisée des précédentes les vagues échevelées m'apparaîtraient bientôt folles si, dans ma tête de poète, le brassage des mots ne couvrait leur vacarme tant que, dans une phrase déroulée sans rature sur le papier, l'effort de la pensée de remonter jusqu'à la cause première du déclenchement de la violence des éléments, ne survole la tempête.

SURTOUT ne pas commencer à chercher des mots pour décrire ce moment où le vent, les vagues, le sable chaud, la pensée qui s'effiloche dans la paresse, conjuguent leur présent.

À quelques pas du reflux de la pensée que ma main échoue, dans une ligne droite de mots sur l'aire vierge d'une page, à inscrire dans les mouvements cycliques du monde, émerge le souvenir de l'enfant qui jouait au plus près des vagues à graver rapidement dans le sable d'une plage vierge et lisse, l'alphabet de son nom.

S'EST-elle écoulée sécable ou insécable cette durée de temps pendant laquelle la falaise d'antan s'est éboulée en cette vaste dune crissante sous mes pieds ? Avec quelle mesure trancher ? Celle de multiplier par deux les vagues que l'enfant comptait dans sa tête à mesure que celles-ci effaçaient, une deuxième fois en se retirant, l'empreinte de ses pas qui biaisaient l'étales trompeuse de la marée basse ?

C'EST en étendant les bras comme un enfant que j'ai, en tourbillonnant sur moi-même sur une terre en mouvement, franchi le mur du temps pour me retrouver intégré aux différentes vitesses des éléments qui s'abîment à mesure que l'énergie de leur matière, agrégée ou bien acquise par le vivant, se dissipe dans l'éther irréversiblement.

EST-ce la flèche du temps qui, dans la vitesse de son mouvement, régule l'évolution des éléments en permettant l'ajout ou la perte d'une énergie qui ne se perd ni ne se crée mais se transforme ou bien le passage du temps n'est-il que la durée d'épuisement de l'énergie de la matière de chaque élément qui s'agrègent dans un éther où n'orbiteraient, sans l'immensité de son vide, les astres de l'univers.

SI la durée de la présence des éléments dans le vide de l'éther est déterminée par la vitesse de dissipation de l'énergie de leur matière, alors le passage du temps qui ravine le monde qu'un démiurge créa en le faisant six jours durant n'est qu'un leurre et toutes les fictions sur sa course conquérante vers un futur qui l'emporterait sur sa débandade dans les ruines du passé, oblitérent nos pensées d'autant.

LE souffle du verbe qui fit naître Adam et Ève de la poussière nous oblige-t-il à croire que c'est le cours du temps carillonné aux horloges des clochers qui, depuis le sixième jour du Livre, anime la danse macabre de nos squelettes plutôt que le flux d'énergie qui nous traverse jusqu'au dernier expire d'un éther dont la transparence se mélange à la noirceur du vide où se consume l'univers.

APRÈS avoir prôné que, sans l'expansion de l'éther dans le vide originel qui, de n'avoir de contour dans le réel, est éternel, l'univers serait confiné dans le feu d'un enfer, et dès lors que la matière des corps se consume comme la flamme de la bougie fait disparaître la cire dans l'atmosphère me faut-il choisir ou pas, avant de passer de vie à trépas, le moindre grain de poussière n'échappant à la combustion de l'univers, la glèbe ou la cendre ?

AVANT que ne se retrouve dans le sillage de mes doigts des images sans raturage de la blancheur des pages qui recueillent mon ouvrage, j'arpentais la grève en alourdissant mes poches de petits galets blancs ravi de ne trouver à leur rotondité polie ni la trace d'un commencement, ni celle d'une fin.

PAREILLEMENT au moment où une facette obscure ou lumineuse de la pensée convoitée apparaît sur la page qui recueille la suite de mots qui judicieusement s'ordonnent quand justement ils sonnent, nous percevons l'évolution de la matière des corps célestes qu'elle soit solide, liquide ou gazeuse, obscure ou lumineuse, dans le vide en expansion d'un éther dont ils sont les hôtes.

FAUTE d'atteindre le point final de la phrase où l'ordonnement des mots me permet de voir, comme au travers d'une lunette aux lentilles inversées, l'aire vierge illimitée des feuilles de papier s'inscrire dans le vide de l'éther en expansion dans le vide originel, mon esprit suspendu à la tournure qui lui échappe plonge par la fenêtre ouverte dans la nuit noire où scintillent des étoiles qui depuis longtemps ne sont plus.

DE la célérité de la lumière à la fraîcheur des ombres lentes, le temps en mouvement traverse-t-il d'un coup l'immensité de l'univers en atteignant dans le même instant la totalité des éléments ou bien progresse-t-il, pareillement à la durée des à-coups qui accompagnent les va-et-vient des mots de la phrase bancale qui piétine sur la page jusqu'à son point final, à mesure des ajustements des particules élémentaires des corps qui s'agrègent dans l'expansion d'un éther qui s'accélère ?

C'EST en cherchant dans le ciel constellé le bras d'Orion qui relie notre planète bleue à une galaxie spiralée autour de son trou noir d'où ne s'évapore qu'une énergie allégée de la mémoire de ses transformations dans une matière transitoire que j'ai, en me remémorant le savoir que mes yeux ne voyaient, remonté en un instant la nuit des temps qui m'en sépare.

J'INVITE tout un chacun à assister, en soustrayant les milliards d'années-lumière du temps qui nous en éloigne, à une déchirure dans le vide originel produite par l'éruption violente de l'énergie qui s'y accumule quand chaque point du vide infini, en étendant son rien à la ronde, croise les ondes des autres points, et comme le plasma de cette énergie s'est transformé rapidement en diverses matières, les éléments dissipent celle-ci dans le vide froid d'un éther qui recueille leur retour au rien.

NOTRE univers dont l'expansion s'accélère dans le froid absolu du vide originel qui l'englobe, chiffonne-t-il un abord vierge des ravages du temps comme cette cosmogonie de béotien recycle le monde ancien, du feu en de la terre, de la terre en eau, de l'eau en éther et de l'éther en feu, dans le vide créateur continûment prolongé de l'aire vierge de la rame de papier située à la portée de la main ?

SON mouvement de rotation s'effectuant dans le sens opposé à la course apparente du soleil la terre donne cette impression d'aller, ceinturée par le fer des hommes habiles et curieux et le feu des envieux et des furieux, des rayons argentés du levant aux stries d'or du couchant, vers le futur à reculons.

QUINZE degrés s'égrenant dans une heure, la totalité des planètes effectue leur volte en vingt-quatre heures quelle que soit la vitesse de leur rotation, reste que la durée de chacune pour effectuer son tour n'est pas la même, comme les strophes du poème qui restent confuses de nombreuses années avant de dérouler des pensées abstruses, alors que les tâches ménagères sont quotidiennement à refaire !

PLUTÔT que d'étayer un monde où chaque chose a son mot, la nature sa prose, l'amour de loin son poème quand les solitudes ne se rencontrent dans les romans, le judicieux ne serait-il pas, avant que la mélancolie qui s'empile dans un tiroir ne se teinte d'un noir désespoir, de manier cyniquement les nombres qui thésaurisent une matière fossile qui, bulle après bulle, s'amenuise ?

L'HOMO qui ne serait sapiens s'il n'était habilis et qui, prothésé de la tête aux pieds, ne cesse d'être inventé par les outils qu'il bricole, que l'accumulation des gains soit due à la répétition des gestes épuisants pour les uns, au temps usurier pour les autres, de le départager cela importerait si le soleil tannant ne pointait aux heures où la cloche des nantis le sonne !

SEULE une araignée suspend, à cette heure tardive, le fil du temps à une ancienne pendule vu qu'avec le poids des ans, la petite aiguille entraînant la grande rouillée dans un pas de deux, les déclins rougeoyants des jours égrainés par des engrenages usés retardent sur la progression sensible des ombres qui reviennent langoureusement se mêler aux songes de mes nuits.

COMMENT se fier à une horloge dont les aiguilles parcourent, pour franchir le minuit d'un nouveau jour, deux fois la rotondité de son cadran en y carillonnant, tous les quinze degrés, les heures de la course apparente du soleil, si bien que la rotation de la terre se faisant dans le sens inverse des trois aiguilles qui trottinent plus ou moins rapidement après le temps ce qui m'oblige, pour que le mouvement de la terre immobile sous mes pieds ne m'entraîne passivement dans le passé, à des efforts de chaque instant pour, une fois remontés les deux poids qui animent la ronde des aiguilles, de tic tac en tic tac, aller de l'avant !

COMBIEN d'onces de poussière vont se déverser dans les vases jumeaux du sablier de pacotille que n'avait retourné depuis bien des années aucune perte de temps avant que de nouveau ne décroisse le sourire lumineux de notre amie la lune qui, pour jouir du moment d'être ronde, accélère sa course dans sa traversée des nuages ?

À midi tapant, en passant de l'autre côté de mon ombre, j'ai devancé de l'allant de mon pas la marche du temps qui nous faisait galoper sur le chemin des écoliers dès lors que le jeu consistait à piétiner les fantômes que nous projetions en les poursuivant.

LA Grèce antique nous ayant appris que Chronos s'est retiré rapidement dans la nuit avec le premier des marathoniens qui, à bout de souffle, expira avant de clamer la victoire et plus lentement avec le deuxième qui l'a réussi en ménageant son effort, le tacticien avisé sera donc celui qui, au franchissement des obstacles éprouvants du trajet le plus court, privilégie les longs détours, le temps gagné étant à notre mort perdu !

EN partant du principe que l'univers visible est pris dans un éventail de vitesse assurant à chacun de ses éléments sa présence réduirais-je, poète, le temps généré par l'attente d'une reconnaissance si je ne devais, sur l'aire vierge des feuilles de papier, triturer un verbiage avant qu'une pensée ne m'apparaisse plausible dans une tournure de phrase compréhensible et, dans le dernier de mes âges, de l'attraction du vide illimité de l'espace où se crée l'ouvrage, tourner la page.

NE filant plus à la cadence des heures comprimées dans un ressort, les jours, les saisons, les années regagnent le début de mon passe-temps pour que je le relise depuis son premier mot et, là où le salmigondis d'une idiotie pointe encore, redéployer dans le vide créateur auquel je crois la strophe disloquée jusqu'à ce que l'ordonnancement judicieux des fragments dispersés récompense le travail de mes doigts d'un trait d'esprit que je n'entends avant qu'il ne se voit.

COMME ce n'est qu'après avoir joliment tissé le fil des mots de la trame dévidée, comme l'araignée celui de sa toile, que mes doigts capturent la pensée qui s'y noue, car c'est sous mes yeux que se configure à mesure des moutures que je triture, le tour harmonieux d'un savoir judicieux sur le vide originel d'avant celui des cieux qui relance le cheminement de mon esprit en perpétuelle attente qu'au-devant de lui les mots requis, dans une phrase, parlent pour lui.

DÈS lors que mon esprit reste perpétuellement privé de la cohérence à venir de la phrase en train de malaisément s'écrire, ce n'est qu'une fois que s'articulent les fragments dispersés autour des rimes essaimées que se retrouve déployé sous mes yeux, en un tour mélodieux, une ode au vide créateur des cieux car tant que les mots moulinés crissent comme une crécelle ceux-ci n'interpellent, dans une ritournelle, ma cervelle.

POUR que l'attention de mon esprit ne se lasse de se raccrocher aux imbroglios de mots que je brasse tant qu'une tournure élégante ne délivre une pensée cohérente, et que mon geste ne complète l'histoire d'un savoir dérisoire sur l'aire vierge des pages qui abonde au-devant de ses maladresses, il me faut biffer les écarts qui ne mènent nulle part de la phrase qui, en voulant inscrire l'avancement de sa démarche dans le tic tac du temps qui passe plutôt que de déployer ses tâtonnements dans le vide attracteur de l'espace, s'égare.

COMBIEN de fois vais-je encore devoir retrouver, insatisfait du contenu banal de la strophe bancale, le vide salvateur de l'aire vierge des pages qui s'agrandit tant que, de proche en proche, ne ricochent les rimes qui clochent et que n'advienne, de la formule boiteuse, la tirade prétentieuse qui conquière la déraison de mon esprit qui attend que mélodiquement elle s'écrive pour poursuivre sa dérive.

QUAND ma main se lasse de prolonger la trace de la phrase qui s'effiloche quand, du tintinnabuli des mots qui clochent, l'écoute de mes yeux décroche, mon esprit se laisse de nouveau absorber par le vide blanc de la page pour y percevoir le schème de ce poème : que ce n'est pas dans le cours du temps mais dans le vide de l'espace que se façonnent les éléments, ce qui permet à mon esprit de retrouver, une fois la phrase ciselée sur le papier, le déroulé temporel de cette pensée autant de fois que désiré.

MON geste cesserait-il d'écrire mon délire sur le vide attracteur qui m'inspire si, une fois sillonnée la page blanche affrontée, ma mémoire n'oubliait les formules alambiquées qui subordonnent la course du temps qui passe à l'expansion infinie de l'espace, si bien que ne cessent de se déployer les mots qui s'aventurent dans le temps futur des relectures de cette folle histoire du vide attracteur qui reste inachevée dès lors que celui vierge des pages est illimité.

LA formule dont le minimum de sens dépasse l'attente de mon esprit ébaubi la dois-je aux pages blanches ou au double écoulement du temps, un infécond qui se débande en laissant, sur ma gauche, l'embrouillamini biffé d'une ineptie et le fertile qui, sur ma droite, escorte la phrase brouillonne jusqu'à ce que rayonne, au terme de l'espace parcouru pour sa venue, la pensée qui instruit mon esprit sur le vide infini où s'intensifie, dans le brassage des mêmes mots, l'apparition d'un savoir nouveau ?

PRIVÉ de l'aire vierge de ma page, je ne m'enorgueillirais des pensées sur le vide attracteur où elles adviennent avec les mêmes mots qui reviennent pour paver le cheminement de mon esprit lorsque ma main réussit à enchaîner des bribes qui me rapprochent du vide et dont j'oublie la facture à mesure de leur écriture si bien que, pour combler cette déficience, la blancheur de la page est devenu l'horizon de mes jours qui s'éteignent tout à tour dans la nuit noire de l'éther infini qui m'entoure.

LE labeur de mes heures étant de percevoir dans l'élaboration d'une forme une réponse au souci de mon esprit de dépasser son hébétude dans le vide créateur de son étude je redistribue, de gauche à droite en partant d'une majuscule, les fragments conservés des moutures raturées jusqu'à ce que devienne évidant, dans la trace qui prolonge les tâtonnements pugnaces des rimes qui s'entrelacent dans l'espace, le sens de l'écoulement du temps passé pour que, dans une tournure de phrase, advienne la pirouette qui l'emporte sur l'absence d'élan d'une pensée dans ma tête.

LA traîne de nuages cotonneux empourprés par un soleil mi-clos qui s'attarde dans le ciel je ne puis l'accompagner des yeux sans que la voix soliloquée de la solitude ne m'en détache et que ne ricochent dans ma caboche les rimes entêtantes de la strophe dissonante qui éprouve mon attente, l'augure d'une image n'affectant mon esprit qu'au terme d'un bricolage du langage, qu'une pensée délirante m'instruise de ce mystère que, une fois que les rais rougeoyants d'un soleil vieillissant sont avalés par l'océan, l'éther de la voûte constellée soit noir.

LA terre n'étant ni plate, ni immobile au milieu des cieux, est-ce de m'être dépouillé de l'illusion que ce n'est pas le temps mesuré d'une révolution auquel s'ajuste celui des rotations qui active la dissipation de l'énergie de la matière des éléments dans l'éther, pour que l'embrasement d'une armada de nuages perçu au travers d'une envolée de mots fuyant mes efforts pour les réunir, rassérène mon âme veuve du cours du temps qui ne meurt avec les éléments qui s'épuisent dans un vide qui, en lui-même, à l'infini ne change.

APRÈS avoir teinté de nostalgie le rougeoiement du soleil en le couchant dans un poème ma plume revient, sur une page vierge, courtiser la silhouette entraperçue de la femme nue qui ne s'est encore ouverte, le temps du livre n'étant pas celui du vivre, à la prière que se récitait l'enfant que la mort ne lui vienne avant d'avoir aimé de son sang.

DE même que refléurit, pour la beauté de cet ouvrage, dans la zone sauvageonne de ma mémoire, l'heure envoûtante où la femme brune s'est alanguie nue à la lumière de la lune sans se cacher de la curiosité de l'enfant instruit par les images jaunies des livres interdits, de même les champs traversés pour s'être joliment colorés de brassées de fleurs parfumées refaçonnent au printemps le regret du temps.

« *COMME un petit coquelicot, mon âme, comme un petit coquelicot* », fredonnerais-je cette plainte où pleure la fleur couleur de sang qui meurt sitôt cueillie dans l'or des champs si, dans un puits d'encre noire, depuis la maladresse des poèmes de la jeunesse qui entretenaient le fol espoir d'embrasser le passage du temps où dure pour toujours la rencontre lumineuse de son amour, ne se ressourçait le tourment qui diffère le moment où son âme s'abandonne à ce que l'eau d'un baiser l'emporte dans le lit mouvant des amants.

*Le temps s'en va, le temps s'en va ma Dame,  
Las ! le temps non, mais nous nous en allons,  
Pierre de Ronsard (1524-1585)*

RATTRAPANT mes pas de mendiant-poète poursuivant les mots de sa pensée, une chanson de nos pères m'invite à reprendre son refrain pour glorifier l'éternel retour des jours qui, bien que ce soit nous avec la terre tournant comme une toupie autour du soleil qui allons, rapidement passent.

*poème relu et modifié, le mardi 28 avril 2026.*

# COSMAGONIE

*Spéculations sur un vide qui ne laisse,  
étant infini,  
pas de place au néant.*

PENSERAIS-je par moi-même, privé de l'aire vierge illimitée des pages qui se comble de raturages tant que le premier jet confus n'évolue vers l'allégation obtenue, que sans la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui englobe l'univers mortel la matière des éléments ne se complexifierait en se refroidissant dans un éther dont l'expansion s'accélère.

ME plierais-je à cette fantaisie d'inscrire dans le vide en expansion de l'éther où les nuages de gaz et de poussières s'agrègent en des éléments dont la matière se consume dans des durées qui ne s'inversent, l'aire vierge des feuilles de papier qui ne cesse de s'agrandir pour recueillir mon délire si, dans le sillage de mes doigts, le signifié de chacun des mots ajoutés n'était supplanté par la pensée de la phrase aboutie qui ravie votre esprit ébaubi.

PAREILLEMENT à l'immensité de l'éther où des nuages de gaz et de poussière s'agrègent en des astres obscurs ou lumineux, sur l'aire vierge illimitée des feuilles de papier apprêté s'accumulent dans les allers-retours tâtonnants de l'écriture d'où émergent, une fois acquise la lecture fluide des bribes imbriquées dans une phrase alambiquée, des pensées originales ou bancales sur l'attraction créatrice du vide où le futur réside.

À mes yeux, au-delà des nuages, de la lune et des étoiles, c'est dans le vide originel qui englobe notre univers mortel que l'éther en expansion se dilue, et quand bien même l'au-delà de ses confins ne soit autre que le monde qui advient reste le mystère, si la matière des éléments ne s'agrège moins qu'elle ne s'épuise et que si "rien ne se perd, ni ne se crée, mais que tout se transforme", de la conservation de l'énergie consommée des astres révolus dans le froid absolu ?

JE pose, une fois trouvé la rime qui certifie ma prose, que le vide d'avant celui de notre monde fut déchiré par l'énergie qui s'y accumule dans un écrêtement des ondes creusées par chaque point du vide absolu absorbant son même à la ronde et que, depuis son éruption, c'est dans une béance à elle-même suspendue que se matérialise l'énergie déversée ce qui fait, comme le flux des pensées s'imprime sur la page à mesure que le vide blanc ajoute le corps des lettres et sépare les mots, que l'espace observé n'est qu'un point du vide qui s'agrandit à mesure que l'éther de l'univers s'y inscrit.

SI, dans le vide originel déchiré, ne s'accélérait l'expansion de la béance où l'énergie devenue de la matière s'agrège en des éléments divers, ne s'étoilerait l'univers dans l'éther noir de son retour au rien.

CETTE extrapolation que, sans la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui englobe l'univers, la matière de l'énergie déversée ne se complexifierait en se refroidissant dans la béance noire d'un éther dont l'expansion s'accélère, résonne dans la chambre d'écho de mon cerveau qui s'en étonne depuis que l'aire illimitée des pages vierges ne laisse de répit à cette monomanie de brasser jusque tard dans les nuits des imbroglios de mots qui, égrenés en un chapelet de rimes sonores, s'enroulent insensément autour de cet effort.

FAUTE de posséder la connaissance d'une science qui s'étale avec aisance je soutiens, dès lors que l'étirement de mes vétilles en des pensées qui brillent n'est dû au souffle d'une inspiration mais à l'aire vierge des pages qui recueille un bricolage des rouages du langage, que l'accélération de l'expansion de notre univers où les jours s'éteignent dans la noirceur de l'éther n'est pas produite par la violence du souffle de son apparition mais par la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui l'aspire dans l'éternel.

LA page blanche étant la fenêtre à travers laquelle mon esprit curieux voit dans les cieux la poussière s'agréger en des astres de feux, et pour mon âme un ultime passage pour son voyage vers l'au-delà du vide illimité de l'aire vierge des pages qui n'a, comme l'éternité, ni de commencement ni de fin, bien que tiraillées par la poursuite de ses deux voies, dans les avancées de leurs traces entrelacées se déploie la même angoisse de basculer du vide blanc de l'ouvrage inachevé dans le néant du temps annulé de l'espace effacé.

COMMISSIONNAIRE d'une âme qui, hantée par la crainte de chuter ne serait-ce une seconde dans une impasse du monde, voyage dans le ciel blanc des pages où la rime entêtante oriente la strophe mouvante vers l'ambiguïté éprouvante des amours de loin, quand ce n'est pas mon esprit qui replonge, pour asseoir un savoir qui ne soit un mensonge, dans le vide en expansion de l'éther sans lequel ne se dissiperait l'énergie accumulée dans les agrégations de la poussière, vouté par l'écriture je poursuis ces deux aventures.

MA vie s'écoulant derrière l'écrivoire, j'écoute venir à moi les traces déroutantes qui déroulent les pensées surprenantes qui répondent à l'attente de mon esprit dont la somme des ignorances libère de toutes vraisemblances comme celle de trouver l'élément créateur dans le vide attracteur et quand ne se vérifie cette lubie, c'est mon âme orpheline qui s'acoquine avec les envolées d'un verbe endiablé qui amplifie, en maculant la page vierge des saillies impétueuses autant que trompeuses de mes nuits d'encre noire, le désir infini de l'amours promis.

QUAND, dans le brassage des poignées de mots, ne s'agrège une formule concise sur le vide attracteur des pages vierges requises pour l'avènement d'un contenu encore inconnu, et que mon esprit se lasse de ne percevoir une pensée pugnace remonter de la trace qui se déploie dans l'espace, alors s'enchaînent les envolées fébriles de phrases faciles qui ravissent une âme émoustillée par la crudité des amours couchés sur du papier par une main qui, avant de multiplier ses propres audaces, a longtemps feuilletée des ouvrages salaces.

LA voix de mon âme diverge de celle de mon esprit sur le chemin blanc des pages lorsque les rimes d'un autre âge, plutôt que d'accompagner la mise en mouvement des rouages du langage par le vide attracteur de l'aire vierge d'une page, inclinent la trajectoire des mots surgis de la strophe qui s'écrit vers la mélancolie de diluer les soirs de l'amour promis dans l'encre noire d'une nuit infinie.

QUAND ma plume de gribouilleur ne réussit à pallier la défaillance de mon esprit à inscrire l'évolution de l'univers dans l'expansion de l'éther, elle trame avec les mots vulgaires de mon vocabulaire des amours de loin qui, délestés de la pesanteur des corps, ne se limitent dans leurs transports si bien que se poursuit, à mesure des copinages des rimes les moins sages, le voyage de mon âme attelée aux aventures du langage sur l'aire vierge des pages.

SANS l'apprentissage de mes doigts à façonner ma voix dans le bricolage du langage et une obstination en guise de courage ne m'apparaîtraient dans une écriture brouillonne les formules qui carillonnent que, même si la force gravitationnelle augmente à mesure que s'agrège la masse des éléments, celle-ci ne sera jamais suffisante pour s'opposer à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui accélère l'expansion d'un univers mortel dans l'éternel.

CONTRAIREMENT aux efforts de mon esprit de ne plus lier le déploiement de la phrase à un passage du temps qui l'amène, en s'écoulant de gauche à droite, à son point final mais au vide attracteur des pages vierges requises où s'y concrétise l'entreprise d'engranger un savoir qui a pour assise le brassage des mots de ma bêtise, l'envolée de mon âme vers l'amour promis s'intensifie sur le lit blanc des pages dans la surenchère des rimes outrancières d'une poésie ordurière pour qu'à la tentation de s'incarner dans un interdit charnel ne cède un désir d'aimer qui ne serait éternel.

QUE l'attraction de l'aire vierge de la page ne contrebalance la paresse de mon esprit qui se complet à attendre qu'enfin lui apparaisse, au fil des mots que tresse malaisément mon geste, la pensée absente dans une formule percutante, c'est alors mon âme qui vogue au gré des rimes osées qui trament le désir ultime des pulsions intimes dans la noirceur des nuits du vide infini où s'y sera diluée la mélancolie de rester fidèle à l'amour promis puisque, de ne s'enivrer de l'audace des caresses, ne cesse de s'écouler l'encre noire de la détresse.

LA répétition des phonèmes du poème qui n'est pas scandée par ma voix mais distribuée par mes doigts n'épuise, dans le ciel de lit blanc des pages, l'encre noire des orgies de mes nuits qui élèvent mon âme vers l'infini de l'amour promis alors qu'il me faut inlassablement revenir, pour que mon esprit chemine sur le chemin blanc des pages, sur la trace laissée par les mots qui tâtonnent tant que le retour de la rime monotone ne s'accorde avec les précédentes dans le vide créateur qui échoit à l'activité de mes doigts.

COMME mon esprit souffre du manque d'agilité pour anticiper la pirouette de la strophe disloquée qui délivrera, une fois ses fragments raboutés, la pensée recherchée et mon âme de craindre que ne meurt l'amour promis si ne s'écrivent sans répit les orgies qui avivent le désir infini, la poursuite de ces deux aventures ne serait tisser avec la justesse des rimes enchanteresses qui encouragent les outrages sur l'aire vierge des pages, si ne persistait l'appréhension de mon être de ne plus se connaître dans les entrelacs de la lettre.

DEPUIS que la page blanche m'instruit, dans une épreuve dont je prise d'être fier comme le manant de sa misère, de l'attraction du vide qui courbe mon ombre sur les pages blanches sans nombre où s'agrègent les strophes quasi les mêmes de ce trop long poème qui amène mon esprit à penser que, vu que l'infini des cieux ne se réduit quand s'y éteint le feu des astres furieux, le vide que le regretté laisse à sa mort, plutôt que le néant, serait mieux.

COMME la sagesse dans la paresse ne m'est venue avec la vieillesse je reste l'obligé d'une âme qui poursuit son voyage dans la surenchère des rimes outrancières qui aiguissent les désirs ambigus des plaisirs combattus comme je le suis de mon esprit en bout de course qui, pour s'aventurer aussi loin que possible dans le vide illimité des cieux attend que mes doigts, guidés par l'écoute de mes yeux, démêlent la phrase décousue dans le vide créateur de sa venue qui, de blanche page en blanche page, en recueillant l'inanité de mon ouvrage, repousse le néant.

MON esprit désormais instruit que c'est l'expansion de l'univers qui anime la flèche du temps et que ce sont les vitesses de dissipation de l'énergie de la matière qui déterminent la durée des éléments, et mon âme de poursuivre son voyage puisque, de l'interrompre, je n'en n'ai le courage, pourquoi persister à ce que la platitude d'une hébétude s'étale sur des pages blanches sinon que, de s'aventurer en dehors du vide de l'aire vierge des pages où la phrase ouvre un passage à mesure que sa tournure se structure serait, pour le poète qui ne pense avant que ne brodent du sens les rimes jumelles qui le devançant, un suicide.

MAINTENANT que mes vieux jours courent sur l'échec d'un parcours, ma page blanche est devenue le lieu où s'élaborent sous mes yeux des pensées tissées par les rimes croisées qui se font signe dans les retours à la ligne qui conduisent mon esprit, instruit de la mort thermique des cieux, vers le néant inaccessible à Dieu, et comme cet ouvrage n'a d'autre fin que de dévider le vide créateur qui me revient vais-je, sur l'aire vierge des pages, traverser sans dommage le dernier de mes âges ?

DANS le dernier de mes âges ne vais-je connaître, comme paysage, que le désert blanc des pages pour y dérouler une poésie qui contera après ma mort l'instant présent qui m'en sépare encore, vu qu'aux abords du vide infiniment froid mon âme vole au-dessus des lois et que mon esprit, de basculer à tout moment du vide de l'aire vierge d'une page dans la trappe du néant, se fige dans l'effroi, rien de plus, rien de moins, du matin au soir et du soir au matin.

L'ÂGE venu où ne s'intensifient plus les accouplements de rimes complices pour que ne se tarisse la tentation d'une âme de s'incarner dans un plaisir de la chair perçu comme un vice et les jours où, après avoir attendu l'orgie des caresses dans la paresse, mon esprit s'enhardit à troquer le passage du temps qui ravine les éléments pour une expansion de l'éther où se dissipe l'énergie de la matière, aujourd'hui sans pause je transpose, en restant à l'écoute des rimes vagabondes qui se répondent dans l'allant d'une ronde, le vide attracteur des pages blanches qui s'impose à ma vue dans un récit superflu.

LE vertige qui envahit mon esprit à mesure que l'écoute de mes yeux se dilue dans la blancheur de la page me permet d'épouser, avec les mots rabâchés de cette épreuve maîtrisée, le vide attracteur nécessaire pour extraire de cette phobie la logique d'une folie, comme dans sa manière d'être sage, privée du lit blanc des pages où le cri de détresse étouffé de ma jeunesse conduit ma plume à satisfaire le désir de mes fesses dans les bas-fonds de la poésie, mon âme désirante n'ouvrirait ses ailes à l'amour infini.

APRÈS avoir tramé des orgies qui m'exposent à une ignominie dont la rime libre ne se soucie, afin que l'amour promis à l'âme désemparée de l'enfant esseulé ne soit jamais trahi dans l'infini, puis lier la durée des éléments à la vitesse d'épuisement de l'énergie de leur matière dans l'éther, aujourd'hui où l'ouvrage se prolonge dans le vide blanc des pages que viennent combler les rimes lorsque, mélodieusement, elles s'accordent deux par deux sous mes yeux pour, dans une romance, convertir l'orbe d'une vie qui se rapproche de la démence.

QU'IL advienne que le vide attracteur de l'aire vierge des pages ne s'ouvre plus à l'aspiration de mon âme de rester fidèle à l'amour promis en s'éloignant d'un plaisir charnel qui clouerait son envol dans la poussière du sol et à celle de mon esprit que les cendres redeviennent feu dans l'immensité des cieux mais que la page blanche reste, dessous ma main, dans l'attente des pensées qui m'arrivent à mesure qu'elles s'écrivent, quel éternel entendra à mon appel ?

MA page blanche n'offrirait un passage à mon âme qui voyage dans la barque du langage vers la nuit d'encre noire où, en un éternel reposoir, s'y sera dilué le désir infini d'un amour de loin tramé avec des mots grossiers, et une trouée dans l'éther pour un esprit qui ne conçoit que, sans la force d'attraction du froid absolu du vide originel, ne se façonnerait l'univers dans l'éternel, si mon âme et mon esprit ne tenaient à ce que le vide blanc de ma page reste le créateur de leur cheminement jusqu'à leur dernier moment.

LES rimes fécondes de cette ronde qui, pendant des heures me privent de leur bonheur, me laisseront-elles le temps, une fois conjurée la hantise de mon âme que son vol ne se prolonge au-delà des pages de mes orgies sauvages et l'angoisse de mon esprit que l'aire vierge illimitée des pages ne l'achemine vers le néant gisant dessous l'univers présent, de troquer ma plume de poétaillon qui n'a désormais comme horizon que le vide créateur d'une déraison contre un bâton de pèlerin pour, sur les chemins qui musardent dans la beauté du monde, soutenir l'aventure de mes pas que ne retiendrait le ciel noir de l'orage qui gronde.

*Poème relu et modifié, le jeudi 30 avril 2026.*

# MON ÂME

*Retour de mon âme  
sur son impossibilité à franchir  
la barrière du langage.*

DU copain qui, par fierté, m'a montré la  
pousse de ses premiers poils et s'agrandir sa bite  
en la branlant, je ne me souviens ni du prénom, ni  
du nom, avant que toi P. le plus vieux et le plus  
grand de mes camarades d'alors, tu ne brandisses  
dans un ciel d'été, à la place de la femme à la vulve  
gommée par la censure, ton membre veiné  
jusqu'au gland pour qu'agenouillé, je le suce.

QUAND nous nous retrouvons le jeudi, mon ami,  
je te branle dès que tu me branles  
et vient que c'est toujours toi,  
le mouvement d'inflexion de mon corps  
décidant de mon sort,  
qui m'empoigne et me bascule  
et, slip et pantalon  
rabaissés sur les talons  
sans aucune opposition,  
m'encule.

ENHARDIS par nos bites qui se sont raidies  
puisque désormais je suis,  
à nous revoir à l'écart des regards,  
du côté de l'interdit franchi  
et que mon âme a fait le choix  
de vivre les plaisirs qu'esquivait ma voix,  
mes doigts,  
en décalottant ton prépuce,  
frustrent mes lèvres entrouvertes  
et ma bouche mon anus  
une fois que,  
ta virilité fermement épanouie,  
presque toute,  
la suce.

MON ÂME

TA bite qui s'arque entre mes doigts  
sans être froide et roide  
comme la quille que j'ai, en tapinois,  
taillée dans du bois,  
à pleine bouche je la salive tant il me tarde,  
agenouillé comme un officiant,  
de me retourner ou mieux encore  
de me renverser sur le séant  
pour que mon âme  
comme une femme  
que le frein de la pudeur ne retient,  
épouse la vigueur de tes reins.

AUTANT j'apprécie que tu éjacules  
de tout ton content quand tu m'encules  
autant, mon ami,  
je crains que nos langues à se nouer  
dans la pâmoison d'un baiser  
ne nous mène à recouvrer la raison  
dans la romance de nous être rencontrés  
pour toujours nous entendre  
à laquelle mon âme d'enfant abandonné  
ne veut se laisser prendre.

DE loger ta bite dans mes fesses,  
depuis qu'à l'écart nous fuguons,  
je ne dis pas non,  
mais ce n'est qu'aujourd'hui, dans ce cabanon,  
après avoir retiré mes chaussures,  
mes chaussettes et mon pantalon,  
devant ton pénis qui s'est agrandi à ne plus voir que lui,  
que mon corps,  
sans tricher avec une histoire d'amour  
qui en justifierait la raison,  
tremble d'être au cœur de sa condition.

MON ÂME

LA première fois  
où l'obscurité du square abrita nos caresses  
je ne vis pas que des hommes  
plus âgés que nous s'y cachaient,  
ce n'est que lorsque nous sommes revenus  
dans ce même recoin que je les entrevis  
et que je me suis abandonné sans délai,  
tant mon âme le voulait,  
à tes mains m'asseyant sur ta bite,  
rassuré de savoir que dans l'ombre nous épiait,  
mes futurs amants étaient là m'attendant.

ÊTRE l'un de ces inconnus,  
les mains à plat contre le mur et le pantalon baissé,  
dont je me rapproche jusqu'à voir,  
dans un silence sur lequel vient cogner mon cœur,  
la taille des bites qui impressionne  
dans un rituel où chacun donne,  
sans l'exprimer autrement qu'en le faisant,  
ce que la chair de l'autre attend.

APRÈS m'être placé,  
sans autre préambule,  
du côté de ceux qu'on encule  
et que de l'ombre c'est détaché  
le plus généreusement outillé  
pour satisfaire une envie  
que ne tempère la vigueur  
endurante de son vit,  
de tous ces hommes qui se branlent  
autour de moi en attendant leur tour  
aucun n'est venu là  
pour mettre le holà.

MON ÂME

TA soif, mon âme,  
de consumer tes désirs  
sans qu'aucun mot ne soit dit,  
me plaque contre des inconnus  
m'enculant sans merci.

M'INQUIÉTERAIS-je,  
dans le retour frustrant d'une bite à sa mollesse,  
qu'une autre déjà se dresse  
pour honorer mes fesses  
si mon âme croyait en la belle histoire  
d'un amour qui se prolonge au-delà d'un soir  
que l'on se raconte dans la nuit noire  
avant que ne soit venu  
le mot plein de fiel  
qui rompt la lune de miel  
du rêve entrevu,  
plutôt que d'aller se fondre  
les fesses nues  
au milieu d'inconnus.

QUE mon jeune corps qui séduit  
de n'avoir encore atteint la carrure de l'homme  
qui connaît ses limites pour en avoir fait la somme,  
soit fendu par plusieurs plutôt que par un seul  
auquel une histoire d'amour m'aurait lié,  
le dois-je à la crainte de mon âme  
que la promesse du verbe de combler  
les désirs fébriles d'un fugueur indocile  
dans la délicatesse d'une fidélité  
ne soit plus fragile  
que le silence anonyme des caresses  
qui ne varie quand on honore mes fesses ?

MON ÂME

Si mon âme ne préférerait,  
lors de mes rencontres  
avec les individus enhardis  
par ma jeunesse délinquante,  
à la broderie rimée des mots enjôleurs  
qui embobine la fidélité des cœurs  
dont l'amouraché se grise  
tant que ne se brise son emprise,  
jouir dans le silence  
de la dérive des sens,  
peut-être me serais-je attaché  
à l'inconnu qui, le premier,  
avec retenue m'a enculé  
au lieu d'avalier le sperme de tous  
sans compter.

DANS ce foyer de l'enfance pour pupilles de l'état,  
je n'ai pas choisi d'être là,  
je n'y choisis pas le menu de mes repas  
et, comme pour les vêtements  
dont le fripier m'affuble,  
je ne choisis pas non plus  
la taille des bites qui m'enculent.

JE ne sais plus  
qui m'a appris que tu étais mort  
sur le chemin menant à Katmandou,  
mais je ne suis toujours pas certain  
que nous parlions de la même personne,  
de toi A. B., mon premier amour  
puisque pleure en moi le regret  
de ne t'avoir jamais crié : « Je t'aime »,  
alors que c'était toujours vers moi que tu venais,  
quand tu triquais.

A. B.

ta disparition n'a pas changé  
l'attachement que je te portais  
puisque, de t'attendre, déjà je le faisais  
quand, dans l'errance  
prolongée de notre enfance,  
plus souvent qu'à mon tour,  
tu m'enculais.

MON pas ne retardait  
sur l'allant nerveux de tes pas, A. B.  
lorsque nous nous pressions de retrouver  
le baraquement aux ferrures rouillées  
et la tapisserie décollée des murs fissurés  
car, bien avant de nous y faufiler,  
ta bite que crânement tu brandis  
alors que je m'accroupis,  
sans que tu ne l'aies branlée  
au long des rues dévalées,  
longue et raide comme une trique  
l'était déjà.

TA trique pointant telle une canne  
devant nous dans les rues,  
pour que cela ne se voit,  
tu la plaques contre ton ventre  
avec la ceinture de ton pantalon  
le temps que nous trouvions,  
sans se dire les mots grossiers de nos désirs  
ce qui ralentirait nos pas à renchérir,  
la première encoignure inoccupée  
par la misère des vagabonds,  
ô A. B. mon amant dont la bite  
reste, rien que pour moi,  
longtemps encore  
ferme et longue.

MON ÂME

A. B.,  
la nature t'ayant doté d'une bite  
deux fois plus longue que la mienne,  
c'est à moi de jouir  
d'être enculé.

A. B., un enfant perdu  
dans un coin de rue  
je resterais  
si tu ne venais me clouer,  
autant de fois que tu le veux,  
ta trique dans les fesses  
sans que jamais je ne craigne  
l'intensité voyouse  
de tes yeux.

LE chaos de mon cœur  
qui remonte paniquer ma tête  
ne trouve auprès de toi, A. B.,  
sa raison d'être que lorsque  
le plat de ton ventre fouette,  
pour de bon,  
le reste de pudeur  
de mes fesses.

MON ÂME

TA trique, ô A. B. mon amant,  
constamment je l'ai en moi,  
quand tu débandes dans mon cul,  
elle grossit dans ma tête.

A. B., te rappelles-tu du jour  
où nous nous sommes retrouvés associés  
pour les travaux d'entretiens du foyer  
et que, ceux-ci rapidement bâclés  
et n'ayant pas cherché  
à me cacher pour me changer  
et laisser passer du temps  
pour retrouver mon vêtement  
à la patère du vestiaire,  
sans mot dire tu m'enculas  
et qu'affolé par ta vigueur  
je t'ai supplié d'un : « plus longtemps »  
au lieu d'un : « plus lentement ».

ALORS que je n'avais pas encore atteint  
ma taille d'homme,  
que je puisse suspendre ton immense corps  
dans le ciel  
je m'en étonnais chaque fois que,  
après m'être couché  
à la renverse à même le sol,  
tu y plaquais mes mollets  
de chaque côté de ma tête  
pour une bonne fois m'enculer.

MON ÂME

COMMENT confesser,  
sans me vanter,  
qu'empalé sur ta trique, ô A. B.,  
plus d'une fois,  
les bras et les jambes en croix,  
j'ai fait la roue  
car dès lors que s'abolissaient en ta présence  
les protocoles et les lois de l'obéissance  
auxquels se plient les dociles et les serviles  
qui tirent un avantage à rester sage,  
mon âme ne craignait de franchir  
la barrière du langage  
pour s'aventurer loin de sa cage.

AVEC empressement  
je m'adonnais aux caresses  
que tu me disais aimer, A. B.,  
et que de moi-même j'ai fini par goûter  
surtout  
quand le bout ta queue,  
merdeux,  
il l'était plus qu'un peu.

RAPIDEMENT  
tu te beurras un énorme sandwich  
pendant que je vidais mon ventre  
et lavais mes fesses  
par trop salies,  
t'en souviens-tu,  
A. B..

A. B., de la goule noire où me replongent mes  
sommeils, à peine tu m'en délivres que j'enfile mes  
vêtements et enjambe, après toi, la fenêtre pour  
rejoindre les copains qui se repassent, accroupis sur  
la terrasse, une cigarette. Après quelques bouffées  
de fumée tu donnes le signal en déboutonnant mon  
pantalon, tous alors nous nous branlons, mais urge  
bientôt que je vous suce et m'encule qui veut. La  
bite de chacun ramollie nous regagnons nos lits.  
Sous le robinet servant à remplir le saut à serpiller  
je nettoie mes fesses et mes genoux saignants, la  
terrasse étant recouverte de graviers coupants.

SI, au lieu d'aller à la rencontre de vos verges  
tendues vers mes mains, ma bouche, mon anus,  
mon âme ne fréquentait que les songes  
où de ne pas s'incarner dans le jouir vous ronge,  
ô chers compagnons qui se disputent  
le tendre que je suis,  
au pilori d'un désir infini,  
ligoté encore, je serais.

CETTE abondance d'amour  
que vos verges déversent,  
tour à tour, tous les jours  
si mon âme,  
plutôt que de la recueillir  
dans mon corps sans faillir,  
la déclamaient avec des mots qui aguichent les sens  
sans que le désir ne s'évanouisse  
dans la brièveté d'un plaisir intense,  
ô mes nombreux compagnons  
m'enculeriez-vous sitôt que,  
gaillardement,  
l'envie vous presse ?

APRÈS l'orgie, l'intensité retombant et le sang refluant je me décharne, bientôt ne reste sous le drap que la cage de mes os et l'air que je respire ; dans un souffle qui s'est affaibli au point que le cri d'angoisse de mourir dans la solitude de ce moment renonce à rompre le silence d'un amour infini recueilli sans jamais être trahi en mon âme qui, apaisée, se détache de mon corps puis, dans le trait de lumière qui traverse la fenêtre sans rideau du dortoir, doucement s'élève jusqu'au plafond.

Ô mes chers compagnons, vous n'avez rien compris,  
vous pensez contrarier mon âme  
en me salissant les fesses  
mais c'est tout le contraire qui se produit  
puisque ce n'est que lorsque chacun,  
branlé, sucé, m'encule pour éjaculer  
que mon âme accède  
à cet amour désintéressé qui nous réunit.  
Ce que je vous dis là  
ce n'est pas le délire d'une âme prétentieuse  
puisque c'est ainsi,  
pour certains le jour, d'autres la nuit,  
qu'avec vous, je vis.

DU préau reliant le bâtiment où logeaient les stagiaires à celui où se donnaient les conférences, partait la perspective d'un parc repoussant dans le lointain l'orée d'une forêt. La nuit venue, je cédaï à mon audace et empruntaï une contre allée pour bientôt raccourcir de deux plis mon short et lacer sur mes chevilles des espadrilles jaune paille à semelle compensée et de poursuivre de cette marche alanguissante qui devient toujours plus lente jusqu'à la limite du domaine où l'inclination d'une âme à se dissoudre dans la chair vous amène pour m'assoir près du bassin qui agrémente la terrasse d'une eau dormante d'où s'élève, dans une trouée vers le ciel constellé, le remuement des premiers grands arbres, confiant que l'ombre qui s'attache à mon corps que mon attente veut voir, ne tarde.

SANS inquiétude car n'étant pas surpris j'entendis des pas crisser sur le gravier. Je reconnus dans l'homme s'approchant l'un des conférenciers. « Si l'eau du bassin n'était pas saturée d'algues je me serais baigné. ». Il répondit à mon envie en me disant que la mer était toute proche. Je lui précisais mon attrait pour le ballet des ombres dans la nuit des forêts puis, dans un rituel silencieux, je retirais ma chemise et traversais, les fesses nues, la terrasse en avançant de quelques pas le bruit que faisaient les chaussures autoritaires et brutales du conférencier en direction de la forêt.

MON ÂME

MA bite raidie  
n'étant que le prolongement de ta verge  
qui me transperce jusqu'à la garde,  
sans toi, ô mon amant des forêts,  
mon corps,  
de nouveau,  
ne se serait éclos.

EN allant au-devant des ombres  
dont les verges luisent comme des glaives  
dans la nuit des forêts  
mon âme multiplie les rencontres  
avec les amants qu'elle ne choisit  
pour que, dans le silence des orgies,  
l'amour promis soit infini,  
si bien qu'aux aurores,  
dans le filet d'un souffle devenu trop faible  
pour enchaîner les mots balourds  
d'un retour aux heures chastes du jour,  
je respire le repos de la mort  
dans la fatigue de mon corps.

Ô mes amants de la nuit des forêt  
dont les ombres se confondent  
dans l'anonymat d'une ronde  
pour que ne soient réfrénés,  
par une flétrissure de l'âge  
ou la disgrâce d'un visage,  
nos amours sans ancrage,  
maintenant que pleut sur moi  
en abondance du sperme,  
mon âme souffrirait  
si toutes vos verges me fascinant  
n'avaient foui mon anus vraiment.

MON ÂME

Si, couché sur le dos,  
je cessais d'entrouvrir mes fesses,  
l'amour infini qui irradie mon âme  
pour autant que soit fendu sans mollesse,  
mon corps qui s'abandonne  
aux coups de bélier de vos reins,  
ô mes amants de tous les âges  
sans visage sur ma page,  
il me faudrait alors le conquérir,  
mais de quel droit,  
de quel autorité ?

MON ombre s'enhardirait-elle dans la nuit des forêts  
où des amants se relayent pour, en l'enculant,  
faire de mon corps un véhicule ardent  
si, protégée par le chemin de ronde  
des mots qui isolent du monde  
où le plaisir pour en jouir doit s'acquérir,  
mon âme n'était enveloppée  
de l'halo intimement tendre  
du bonheur trouvé à ne plus attendre  
puisque seul l'amour qui reste promis  
est infini.

SANS les amants de la forêt  
qui se relaient sur ma page  
pour faire de mon corps absent,  
en l'enculant, un véhicule ardent,  
mon âme sans âge ne poursuivrait son voyage  
dans la nuit ininterrompue  
de l'amour religieusement attendu,  
puisque dans le puits d'encre noire du désir  
ne s'épuisent les orgies qui ne cessent de s'écrire  
sans que jamais la brièveté des orgasmes  
ne confine les corps qui s'embrassent  
dans une réduction de l'espace.

MON ÂME

Ô mes amants de la forêt  
qui revenez m'enculer dans la folie  
des pages brulantes que j'écris  
chaque fois que mon âme souffre trop  
de ne point jouir des plaisirs qu'elle s'interdit  
de peur que son envol,  
une fois mon corps cloué au sol  
pour s'être abandonné à être écartelé  
dans une orgie sans parole,  
ne soit plus animé  
vers l'amour infini  
par les mots d'encre noire  
du démon de mes nuits.

Ô mon âme désirante  
qui fraie dans des poèmes  
de plus en plus compromettants  
car, dans un report infini,  
s'y intensifie  
la tentation de t'incarner  
dans un plaisir de la chair  
qui limiterait ton horizon  
au carré de poussière d'un cimetière,  
tu me tiens à l'écart des orgies  
dont ma plume resterait coite  
car dès l'instant où je jouirais,  
dans la nuit sauvage d'une forêt  
avalée par la gueule grande ouverte de la mort,  
d'être infidèle à l'histoire d'amour qui me manque,  
je te perdrais.

*poème relu et modifié, le lundi 12 janvier 2026.*

# MORSURE

*Arrivé à la fin de mes âges,  
puis-je en finir avec la poésie  
et les visions du vide qui englobe le monde  
si, en dehors de la page  
où m'enfièvre le venin  
d'un serpent malin,  
je ne possède le courage  
de plonger dans la noirceur  
qui vous aspire vers la mort ?*

ALORS que j'attendais d'en avoir fini avec la poésie,  
 de troquer les amours de loin  
 et l'univers lointain  
 qui transportent l'âme, dépasse l'esprit,  
 pour profiter de la vie  
 et satisfaire  
 l'appétence de la chair  
 sans que la rime  
 qui enrôle les mots tout-venant  
 ne diffère le moment  
 où le baiser de l'amant  
 aspire la langue du trouvère,  
 la page blanche où se drape d'élégance  
 la phrase déroulée par la dérobadie du sens  
 me manque.

SANS la page blanche, point de prose  
 où les mots se détachent des choses  
 pour transporter mon âme dans l'infini  
 où l'amour ne meurt d'être éternellement promis,  
 quand ce n'est pas mon esprit  
 qui se déprend de son hébétude  
 dans la poursuite de son étude,  
 les phrases entrelacées de ses deux aventures  
 dont l'habileté des tournures  
 scelle la véracité des pensées qu'elles capturent  
 avec une pirouette pour conclure,  
 triomphe de la tentation de la première,  
 de s'incarner dans un plaisir de la chair  
 qui la confinerait dans un corps  
 jusque dans les cendres de ma mort,  
 et que le second n'acquière la sagesse  
 de la paresse de renoncer au geste  
 de brasser les mots d'un verbiage  
 sur le vide salvateur de l'aire vierge des pages.

HORMIS les amours de loin  
qui initient mon âme aux désirs infinis  
en enchaînant les orgies impunies  
sur le lit blanc de ma page,  
quelles autres injonctions  
réveilleraient les pulsions évanouies  
d'un corps assagi  
aujourd'hui où mes yeux écoutent,  
dans le vide attracteur des pages vierges qui me voûte,  
s'éteindre la flamme de vivre vieux  
comme celle des astres  
dans l'éther froid des cieus.

APRÈS une vie solaire  
où mes impulsions ne discernaient en mon sein  
l'arbitraire nécessaire à l'échafaudage d'un dessein,  
et une lunaire  
où mon âme s'est vautrée nue  
dans des épanchements malvenus,  
aujourd'hui,  
c'est avec des rimes de bon aloi  
que mes doigts s'emploient  
à ordonner dans le vide blanc des pages  
les mots d'un savoir buissonnier  
engrangés dans une enfance déracinée  
ce qui permet à une âme timorée  
et à un esprit hébété d'éprouver,  
dans l'orbe déclinante d'une trajectoire  
qui s'assombrit sur l'écritoire,  
les aventures excessives d'une vie fictive  
qui, de la vraie, m'en privent.

Du fait d'avoir été privé,  
dans mon jeune âge,  
d'un ancrage dans un havre sans orage,  
les élans de ma chair amoureuse ne s'aventurent  
en dehors de la cage du langage,  
si bien que ma page blanche est l'espace infini  
où mon âme désirante déploie ses ailes  
sitôt qu'au-devant d'elle,  
troussées par une plume audacieuse,  
se couchent des phrases scabreuses,  
car ce n'est pas la muse savante  
mais une sirène sensitive  
qui gouverne la course enivrante  
de cette dérive.

LES couples de rimes simplettes  
que l'on se répète  
pour ne pas pleurer dans sa tête  
ayant promis  
à une âme en repli  
qu'aucune méprise ne déchirera les pages  
de l'amour sans orage  
de tous les âges d'un visage  
que je vivrai demain,  
depuis mon enfance  
l'aujourd'hui qui passe  
ne compte pour rien.

EST-ce du au refus de mon âme  
de mêler l'amour à la mort  
que j'embrasse d'un commun accord,  
quotidiennement sur ma page blanche,  
le désir infini  
de l'amour promis.

POUR préserver l'amour promis  
 de la mort qui me privera de sa rencontre  
 mon âme vole dans le ciel blanc de la page,  
 emportée par les couples de rimes vulgaires  
 d'une poésie outrancière  
 où mon ombre jouit sans encombre  
 d'amours sans nombre,  
 vers l'espace infini des nuits  
 imprégnées de la mélancolie  
 de tenir la chair à l'écart des plaisirs  
 qui privent de l'éternité à venir,  
 alors que mon esprit chemine  
 dans le sillage du geste impérieux d'écrire  
 une ligne d'encre noire qui sépare,  
 sur l'aire vierge illimitée des pages,  
 le vide infini du néant  
 puisque c'est ainsi que se partagent  
 les mots de mon bagage.

MES fantasmagories  
 ne se manigancent pas dans mon esprit  
 mais sur la page criblée de mots obscènes  
 à partir desquels des réminiscences de voyeurs  
 trament avec ferveur  
 le raconter qui ramène  
 au nœud œdipien du départ  
 aussi, comme pour le serpent  
 qui ne découvre l'objet de son désir  
 qu'une fois que s'est inscrit dans la poussière  
 l'alphabet de ses entrelacs pour le saisir,  
 la chute scabreuse de la tentation pernicieuse  
 de la phrase venimeuse ne m'est connue  
 qu'après que des mots crus aient parcouru  
 la distance nécessaire pour que le point final  
 ne soit autre qu'un trou du cul.

Si mon esprit vanné renonce à agrandir ses vues  
 en ne revenant démêler l'imbroglio obtus  
 sur le vide attracteur de la page  
 qui inspire mon radotage,  
 c'est mon âme endiablée qui d'emblée s'en saisit  
 pour étirer la phrase manquante en une désirante  
 qui, lisse comme un serpent,  
 traverse mon corps absent  
 pour qu'ainsi s'amplifie  
 le désir infini  
 de l'amour promis,  
 puisque tel est mon sort  
 jusqu'à l'heure de ma mort.

MON âme m'assigne,  
 pour que l'horizon bleu de son envol  
 ne se limite à la rotondité d'une terre  
 où retombent en poussière les envolées dans l'éther,  
 à céder aux rimes indignes qui s'alignent  
 jusque dans les recoins des pages  
 afin que se multiplient des orgies impunies  
 et que, dans le désir infini des plaisirs inassouvis,  
 se poursuive sans orage son voyage  
 vers la nuit infinie de l'amour promis.

POÈTE qui ne cesse de courtiser les rimes dévoyées  
 par la crudité de leurs accointances  
 qui transportent mon âme et troublent mes sens  
 quand les élans de mon désir s'enlacent  
 aux audaces des strophes salaces  
 jusqu'à ce que ma psyché prostituée jouisse,  
 en cédant au féminin de sa conjugaison,  
 de l'érection de la lettre dans mon être,  
 comme deux serpents qui s'enroulent l'un à l'autre  
 à mesure qu'ils se dressent en sifflant.

MON âme n'étant vive  
que si un verbe avilissant l'avive,  
pour apaiser sa crainte que sa soif d'être aimée  
ne soit plus étanchée sur le lit blanc de ma page  
en abusant des mots crus  
du poème impatient d'être lu par des inconnus  
la nuit au coin d'une rue,  
et pour que la consommation de ce bacchanal  
ne reste vulgairement banale  
je rajoute de l'ambigüe  
à la paillardise des phrases attendues.

RIMAILLEUR à compte d'auteur  
attendrais-je,  
pour être le tendre  
du défricheur certain de me fendre  
au détour de la page hardiment troussée,  
que me surprennent des phrases obscènes  
si mes mains,  
au lieu de savoir manier  
les caractères d'un alphabet abstrait,  
avaient été initiées à l'art de caresser l'aimé  
qui me reconnaîtrait.

ALORS que pour pleinement jouir de la chair  
l'esprit doit se défaire du verbe,  
de mon âme troublée j'entends la voix  
parler en moi  
quand la tournure suggestive  
de la phrase lascive  
décline mon penchant d'être Ève pour Adam  
et que m'aspire le vertige d'assouvir  
la spirale de ce désir  
dans les outrances  
de ne plus le contenir.

AU verso des pages d'une cosmagonie  
 où je conjure le néant avec un vide originel  
     qui, de n'être créé, est éternel  
 et où s'accélère l'expansion de l'éther  
     pour que la matière de l'univers  
     ne soit consumée dans un enfer,  
 ma plume, emportée par l'exubérance de la lettre,  
 aiguillonne l'ombre sombre de mon être  
     vers des orgies sauvages,  
 afin que mon âme ne soit privée dans son voyage  
 des amours de loin couchés sur ma page,  
     si bien que la crudité versifiée  
 des strophes concoctées qui exhument  
     la tentation qui me consume  
     m'accule à cette extrémité,  
         le désir mis à nu,  
     d'être pourfendu par le cul.

LES amants sans visage  
 que je n'éconduis du drap blanc de ma page  
     afin que ruissent,  
 lors de ces rencontres providentielles,  
     les rimes compromettantes  
     qui enchantent une âme ardente  
 au point que, mise à nue par les stances  
     perverses qui la relancent,  
     elle fléchit  
 avant que ne soient explicitement réunis  
     les mots hardis de l'orgie qui s'ensuit,  
     dans la ferveur des nuits  
     où s'écrivent mes folies,  
     entre deux virgules,  
     m'enculent.

LE bleu du ciel lavé par la pluie  
 dont le retour me ravit plus je vieillis  
 me transporterait-il encore en s'abîmant  
 vers la pureté dernière du firmament  
 qui s'allège du feu des astres en s'agrandissant  
 si,  
 alertée par le cœur battant  
 de l'enfant obéissant  
 qui ne comprenait ce qui lui arrivait  
 que si des mots le lui disaient,  
 plaqué contre le mur de pierre  
 par l'officiant des messes et des prières,  
 mon âme avait chu,  
 une bite dans le cul.

POUR ne pas rester enfermé  
 dans le souvenir d'une enfance souillée  
 par le pasteur égaré  
 qui déposa sur mes lèvres la saveur  
 d'être le féminin de l'homme dans un baiser,  
 mon âme qui s'est ressaisie de mon souffle  
 en déchirant une fenêtre de lumière  
 dans l'épaisseur de la nuit  
 permissive à l'appétence des sens,  
 m'a pris sous son aile et depuis,  
 bien que les rimes intimes m'émasculent  
 pour transcender un corps  
 désireux qu'on l'encule,  
 de prendre langue avec le démon  
 qui entretient la tentation  
 de s'adonner sans rémission  
 aux plaisirs distillés  
 par la morsure du serpent,  
 je ne réponds  
 jamais non.

MON âme,  
 son vol vers l'amour illimité étant porté sur ma page  
 par les rimes vulgaires de mon vocabulaire  
 jusqu'à ce que les plus outrancières  
 lui soufflent que se poursuivra son voyage  
 quand bien même cesseront d'être enfilés  
 par la plume asséchée du poète esseulé  
 les mots grossiers des orgies fantasmées,  
 allégée d'être ainsi déliée de l'impasse  
 du présent qui passe  
 au point que de chuter dans l'Hadès  
 en passant par mes fesses  
 elle s'en moque  
 comme d'une fin dernière de mon froc,  
 n'ayant plus de mots à rajouter à son dilemme,  
 c'est vers la lignée du père à l'insaisissable figure  
 omnipotent comme un totem  
 que remonte alors la fêlure  
 qui parcourt mes poèmes.

PUISQUE mort,  
 le Dieu du livre le restera,  
 les mots du père qui rappelle à lui son fils  
 après l'avoir abandonné,  
 resteront à jamais tus,  
 si bien que mes rimes d'écolier,  
 après avoir bousculé mon esprit hébété  
 en concoctant une cosmogonie dont l'audace  
 est de lier la course du temps à l'expansion de l'espace,  
 transportent mon âme dans son voyage  
 par delà les couchés rougeoyants d'un soleil qui s'éteint  
 dans l'éther noir d'une nuit sans matin,  
 sans que jamais ne sera rompu le lien  
 noué sur le lit blanc de ma page,  
 avec son amour de loin.

DES chevaux de bois du manège  
 que réussissait à faire tourner dans un refrain  
 la musique des rimes de l'enfant puni dans son coin,  
 au contentement de mes fesses  
 que réitère sur moult pages  
 dans un diabolique racolage  
 une plume complice d'une âme sans âge,  
 le geste de perpétuer cette aventure  
 dans l'écriture  
 se fait-il pour que ne s'enferme mon ego  
 dans une hébétude qui ne dit mot,  
 ou pour satisfaire une psyché  
 qui se laisse inverser sans réticence  
 par la duplicité des mots crûs qui s'agentent  
 dans l'ordre où la déviance d'une licence salutaire  
 l'emporte sur les désordres de la chair.

À quoi dois-je mon retrait  
 dans une vie sans attrait ?  
 À cette hébétude indépassable  
 qui ne voit pas venir la phrase improbable  
 dont les mots, tant que n'advient du sens,  
 différemment s'agentent  
 ou à cette poésie baroque  
 dont les rimes équivoques,  
 pour que ne devienne un filon  
 la face sombre de l'écrivain  
 qui perçoit l'ambiguïté de sa psyché  
 avant que celle-ci ne soit démêlée sur le papier,  
 réclament le travail  
 qui accentue la faille  
 où sombrent en nombre  
 la tentation d'une ombre  
 de s'incarner  
 dans un corps désentravé.

APRÈS avoir tourné les pages de mes amours de loin  
 où aux aspirations de l'âme  
 ne se mêlent les humeurs du corps,  
 dépourvu d'avoir connu  
 l'envers de mon être par le cul  
 je me coltine à présent,  
 embarqué dans ce non-poème  
 tanguant vers l'âge du naufrage,  
 la compagnie d'une hébétude  
 dont les durées pesantes lestent mon geste  
 qui a perdu l'entrain de contenir le vide qui abonde  
 sur les pages blanches qui se confondent  
 sur le chemin des jours sans amour.

LE premier jet surgi du vide  
 où l'indéterminé se consolide  
 et se prolonge en un trait d'esprit  
 quand la pensée s'arque à l'extrême  
 dans la solitude d'un poème,  
 me dérobe-t-il le monde  
 pour qu'à la pulsion de mort je ne succombe  
 et que mon âme,  
 alors que mes os se figeront dans la terre d'une tombe,  
 poursuive sa course dans l'infini des cieux  
 sans que ses ailes, héritées des anges et des dieux,  
 ne soient alourdies  
 par les cendres de la chair d'une fusion refroidie  
 car c'est dans la noirceur d'un éternel regret  
 que s'éteindrait à tout jamais,  
 consumée dans une nuit d'orgies  
 la flamme de l'amour promis.

BIEN que l'éternité  
 de mon âme ne me leurre,  
 que la chape d'hébétude se referme  
 sur mon esprit demeure  
 quand la poussière qui ne cesse de retomber  
 sur une terre immobile sous mes pieds  
 obstrue mes échappées vers le vide illimité,  
 ce confinement sous le plafond bleu du ciel  
 ne me pèserait si,  
 de tromper la poésie n'en ayant plus peur,  
 mon corps s'adonnait,  
 délivré de l'ombre de l'écri-voyeur  
 penché sur les pages chronophages  
 de son ouvrage,  
 au dérèglement de tous ses sens.

LA psyché du poète acrimonieux  
 qui, après s'être dédoublée dans un corps fiévreux,  
 s'ouvre pour être aimée à des aveux,  
 aviverait-elle plus encore la flamme noire de me yeux  
 si, plutôt que de confier une ambiguïté latente  
 aux rimes entêtantes  
 qui n'ont comme finalité que de caracoler,  
 dans les écarts égrillards d'une poésie sans fard,  
 à la rencontre de l'attentionné  
 qui entendra dans les obscénités d'un délire  
 les dictas d'une lyre,  
 je m'en retournais être harponné  
 là où les solitudes  
 ralentissent le pas.

LA répétition de ce rituel  
où, enculée,  
la chair jouit d'être mortelle,  
pourquoi l'accomplirais-je  
si, sous le couvercle  
d'un ciel dont l'horizon m'encerle,  
ne se détache un envol  
de mon corps cloué au sol ?  
Alors que les rimes ordurières d'une prose roturière  
détournent les pulsions criantes de la chair  
vers une prière qui fera,  
l'esprit de cette dernière  
échappant au cycle de la poussière,  
qu'à la mort de mon corps,  
ensevelie dans la terre  
mon âme ne sera.

CETTE fréquentation des bas-fonds de la poésie,  
où la crudité des rimes  
m'est d'autant plus salutaire  
qu'elle incite aux dévoilements intimes,  
élève-t-elle mon âme vers la plus évidée des nues  
sans que jamais, pourfendu par le cul,  
mon corps au monde n'ait appartenu,  
à moins que le courage ne me vienne  
à ce que cette angélique gardienne  
soit trucidée par le dard désiré  
et, le verbe extirpé de ma chair  
n'érigeant plus de barrière,  
à l'errance dictée par l'appétence des sens  
m'abandonner comme si,  
dans les premières années de mon enfance,  
définitivement,  
je l'avais été.

## MORSURE

NOTRE propre drame nous étant connu  
qu'une fois qu'il se déclame  
tu m'as entraîné  
mon âme,  
pour confesser ta fascination pour ce dard charnel  
qui t'aurait déchiré les ailes  
en pénétrant mon corps vaincu par le cul,  
dans les orgies d'une poésie  
qui aujourd'hui me laissent,  
aux abords de la vieillesse,  
avec l'hébétude  
pour compagnie.

RAJOUTER,  
avant qu'une tournure affutée  
ne relance la phrase griffonnée  
vers une visée autre que celle escomptée,  
que sans les rimes de bagatelles  
qui astreignent ma ritournelle  
à passer par l'aveu formel  
de chacune d'elles,  
mon âme désirante n'aurait enjambé  
l'hébétude de mon esprit surpris  
que puisse s'écrire à rebours  
une poésie d'amour  
sans retour.

ALORS que je ne m'imaginai la tournure  
que prendrait cette aventure dans l'écriture  
où la rime pauvre s'impose  
dans les débordements d'une prose  
qui prolonge, pour mon âme,  
l'amour promis  
jusqu'aux abords de l'infini  
et qui, pour soulager mon esprit  
de son angoisse du néant,  
inscrit son cheminement  
non pas dans le temps qui passe  
mais dans le vide illimité de l'espace,  
mais comme le cours de mes jours  
passés à attendre l'amour  
découle des avancées du langage  
qui en freinent le rattrapage,  
avec ce dernier tour malin,  
pour qu'aujourd'hui ne ressemble à demain,  
la musique répétitive des rimes  
qui m'intime à oser l'intime,  
ici, prend fin.

*poème relu et modifié, le mardi 13 janvier 2026*

# RECHUTES

## Avant propos

LES strophes de ces "RECHUTES"  
que mon âme et mon esprit se disputent  
ne sont que des fragments d'un seul et même miroir  
dans lesquels tout un chacun peut voir  
le savoir que je n'ai pas acquis,  
l'amour que je n'ai pas conquis,  
d'une vie que je n'ai pas saisie.

RECHUTE - I -

*Si mon "je est un autre"  
alors le langage est un personnage  
qui m'excède sur les pages  
où j'écoute avec les yeux  
la tonalité de sa voix  
lorsque celle-ci me parle  
dans le sillage de mes doigts.*

JOUR après jour, une fois le roman d'initiation à la vie commune refermé, je rechute et retrouve le lit blanc des pages dans l'attente que se trame sous ma main le désir infini d'un amour de loin dans des orgies impunies.

J'ÉCRIS à partir de l'effacement de ma mémoire d'enfant et de la mélancolie d'inscrire les impasses de ma vie dans l'horizon de cet oubli ce qui fait que sur la page vierge se retrouve, après que des saillies de mots crus y dédoublèrent ma psyché ambiguë dans des amours dépourvus de visage, le vide qui m'éprouve maintenant qu'assagie par le déclin de l'âge, s'y penche mon ombre que les humeurs de la chair n'encombrent.

LA page vierge qui, dans la lumière tranchante des jours où ne s'y décèle l'horizon d'un discours qui, des mots, justifierait le retour, absorbe l'attention de mon esprit dans la blancheur de son image jusqu'à réfréner mon geste d'écrire un cheminement lucide dans le vide, se change en un ciel de lit où des rimes aventureuses, décochées par le démon de mes nuits, reviennent planter dans mon sein les suggestions audacieuses de leur rencontres tendancieuses pour que ne fléchisse sous ma main le désir de l'amour promis qui transporte mon âme vers l'infini.

CAR, plutôt que de s'adonner aux plaisirs des corps qui consolent de l'acceptation de la mort, mon geste se limite à tramer avec des mots orduriers des orgies impunies qui prolongent, page après page, le désir infini de l'amour promis à une âme qui poursuit son voyage sans voir d'autres paysages que le ciel blanc des pages où ruisselle les mots d'encre noire que n'épuisent les outrages que ne censurent les raturages, puisqu'au long de mes âges mes amours sans visage s'effectuent sous l'emprise du langage.

AVANT que ne se concrétise une pensée savante sur l'aire vierge illimitée des feuilles de papier où se multiplient les engrenages des rouages du langage, hébété je dois attendre que le vide blanc de la page m'aspire à clarifier la vanité de mon verbiage, alors que c'est sans peine que s'écrivent les envolées de mots obscènes de mes amours de loin qui emportent mon âme, les pulsions du corps accumulant tous les torts, loin des fusions charnelles où les liens qui s'y tissent ne sont éternels.

LE vide attracteur des pages blanches restant le même à l'infini, le travail exigé pour y maintenir le cheminement de mon esprit est décuplé alors que mon âme jouit s'en entrave dans son voyage des écarts de langage puisque le débordement des mots crus ne cesse de charrier, de pages immaculées en pages souillées, des désirs du cul jamais vécus d'un malotru.

DANS le dernier de mes âges où les mots de mes poèmes prolongent, après avoir épuisé la noirceur de mes songes, la trajectoire d'une profonde ignorance sur laquelle, depuis l'enfance, s'appuie mon insouciance, il me faut plier mon être au dicta de la lettre qui dévore mes yeux et l'essentiel de mon temps pour que mon âme et mon esprit se rapprochent, la traversée des pages blanches réussie, du vide infini.

SI mon âme et mon esprit ne croyaient que, privés du vide blanc d'une page, ils ne se mouvraient dans l'espace comme la terre dans le vide de l'éther, la première ne volerait dans un ciel de lit où l'écriture des orgies impunies fortifie son désir de l'amour promis et le second, ne sachant sublimer les liens sensoriels du haut d'un ciel et pour que la rotondité de l'horizon ne soit une prison, retrouve dans le vide illimité des pages vierges l'inanité inspirante de son labeur dans la ronde muette des heures.

SANS l'aire vierge apprêtée des feuilles de papier recyclé la dextérité de mes doigts ne ferait à ce que la phrase nouvelle ne s'empresse de charrier les mots orduriers qui s'amoncellent pour que mon âme énamourée, emportée par les liaisons frivoles du langage, puisse voyager sur le lit blanc des pages sans que ne soit mis un point final à mes amours sans visage et pour que mon esprit qui poursuit le mot précis dans l'oubli puisse cheminer dans le vide illimité de l'aire vierge des pages sans s'écarter de la trace qui rapporte le silence d'une hébétude qui se prolonge tant qu'un agencement de mots qui dévoile une pensée, lui échappe.

MON geste d'écrire remanierait-il des phrases bringuebalantes aussi longtemps que le délié de leur déroulé ne m'enchanté si, sur ma page, ne se poursuivaient le voyage de mon âme et le cheminement de mon esprit, l'une emportée par le délire de ne jouir que du désir infini de l'amour promis et l'autre qui, dans la phrase obscure qui se structure à mesure des ratures, acquière un savoir sur le vide attracteur de l'espace où la pensée fugace finit par devenir perspicace dans les boucles de mots qui s'entrelacent.

BIEN que je ne cesse de buter sur le sens de mon errance sur les pages blanches nécessaires pour fixer des pensées passagères, l'ébauche que je relance acquiert une cohérence lorsque, rejouées par l'écoute de mes yeux dotés d'un métronome sourcilleux, les rimes isolées des envolées brisées opportunément se répondent dans l'allant d'une ronde pour sillonner le vide illimité de l'aire vierge des pages que se partagent mon esprit hébété dans la lumière tranchante et mon âme esseulée dans les nuits enveloppantes.

DEPUIS que je suis attentif à l'évolution de la forme à laquelle le contenu se conforme, les rimes qui s'entre-appellent pour relancer la ritournelle sur la force d'attraction créatrice du vide où se consolide le fil ténu des pensées biscornues, ne cessent de réclamer, pour que le miracle d'y croire se reflète dans une strophe polie comme un miroir, une page blanche de plus.

EMPÊTRÉ dans un salmigondis de mots que je rabâche sans que mon hébétude ne s'en détache, s'insinue néanmoins dans mon esprit que les rimes entendues dans des moutures distordues finiront par clamer une pensée bien vue sur le vide attracteur puisque perdue, sur chaque nouvelle page de l'ouvrage qui soutient que sans une expansion de l'éther ne s'étoilerait la matière, cette exigence de façonner du sens pour habiter les cieus depuis la mort de Dieu.

QUAND mon esprit se cogne, dans les relectures d'une écriture qui s'aventure dans le vide créateur de son futur, à des strophes cadencées avec des rimes d'écolier dont le signifié obtenu de leurs rencontres imprévues sur le moment m'époustoufle car ne fusant pas de mon souffle, mon ego blessé s'attelle aux mélis-mélos de mots qui sonnent faux puisque pour la phrase papivore à la recherche d'un accord en s'articulant sur des charnières sonores il n'y a, en dehors du vide de l'aire vierge des pages qui s'agrandit tant qu'une trouvaille de la lettre ne laisse entendre la vacuité de mon être, pas d'autre issue.

PRIVÉ de la connaissance qui permet de dérouler avec aisance les mots de cette évidence que ce n'est pas le passage du temps qu'il faut mesurer mais le nombre de pages vierges sacrifiées pour que la strophe ébauchée parcourt dans une suite d'accords de rimes sonores, du haut à gauche de la page blanche affrontée au bas à droite de la dernière page vierge sillonnée, la distance d'une pensée.

PUISQUE seules les pensées délivrées par les strophes concoctées avec les mots rabâchés de ma lubie sur le vide créateur de mon labeur compensent mon ignorance d'un véritable savoir dont je n'aurais qu'à prolonger l'histoire, la parenthèse d'une nuit brève et sans rêve refermée, le corps habillé de la tête aux pieds pour se faire oublier je martèle, comme le forgeron dresse le fer sur son enclume, la phrase retorse à l'allant de ma plume.

DÈS lors que je ne puis répondre à l'attraction du vide blanc de ma page avec les formules d'un savoir que l'amour promis a éloigné de mon esprit, sans ce désir de relire en des tours mélodieux les inepties que j'écris sur le vide créateur des cieux celles-ci ne deviendraient, alors que les mots que je brasse m'enferme dans une impasse lorsque la trace s'inscrit dans le temps qui passe plutôt que dans l'espace du vide blanc des pages où, dès lors que perdure le silence de l'ignorance tant du sens n'ait été concocté par les mots qui s'agencent, des pensées lapidaires m'éclairent le temps d'un éclair.

MES yeux ne comprenant pas ce qu'ils voient sans l'entendre comme l'éther que j'inspire pour le nommer dans l'expire, l'aire vierge des pages s'agrandit autant qu'il le faut pour que les rimes entêtantes d'une tournure mouvante incitent mon esprit en attente d'une pensée percutante à s'aventurer plus avant dans le vide blanc de la page où m'immobilisent les silences d'une hébétude qui ne s'en détache car, comme l'enfant déboussolé pour être resté trop longtemps sage, c'est dans l'aire vierge de la page que je saisis dans l'écrit que se poursuit mon voyage dans le vide infini comme celui de notre univers dans la noirceur des nuits.

QUAND l'hébéture que j'endure me plombe au milieu des ratures d'une écriture qui ambitionne de circonscrire le vide illimité de l'aire vierge des pages dans une image sans raturage, pour que de nouveau m'entraîne le toutime des rimes qui dévident le fil de la pensée en attente d'être nouée il me faut renoncer, entre les somnolences qui ponctuent les silences de mes insuffisances, à la prédominance de mon esprit sur la strophe qui s'écrit pour, en jouant les mots de mon quotidien dans un même refrain, donner un contour au rien.

QUAND alerté par mon idiotie, je reviens affronter les strophes de mon poème dont la concision est tendue à l'extrême pour décocher un trait d'esprit, le motif discord de leur ressort que mes yeux n'entendaient pas jusqu'ici m'astreint à resserrer plus encore leurs déploiements retors car seuls les phonèmes rapprochés des rimes scandées qui animent la phrase qui s'imprime conduisent mes yeux sans dévier vers le cœur du vide des pensées visées.

MA prose étant déversée sans l'accompagnement intérieur d'une lyre il me faut relire pendant des années les variations d'un délire sur le vide attracteur de l'aire vierge des pages où les pensées convoitées ne brillent sans que ne les vrille ma plume de pauvre drille vu que c'est par les yeux que j'entends leurs défauts et, tant que de leur polissage n'affleure un savoir qui est beau, les moutures dissonantes des strophes oscillantes ne laissent mon esprit s'échapper du vide salvateur des pages blanches ni par le bas, ni par le haut.

ÉTANT donné que ne se figerait, sans le support des pages blanches, le flux volatile des pensées subtiles sur le vide créateur de ce poème où les rimes pauvres croisent les quelques riches pour tramer un ouvrage évidé comme le motif d'une dentelle autour de son vide originel, il s'en déduit que l'histoire de mon savoir n'est soutiré de ma mémoire mais des ajustages des rouages du langage sur l'écrivoire.

L'AMOUR promis ayant détourné mon esprit des études où s'accumulent des certitudes, il ne me reste comme seul avoir que l'aire vierge des pages où les mots s'ordonnent quand clairement ils sonnent, mais pour que les va-et-vient incertains de ma main ne soient définitivement découragés par les longues plages de silence d'une perpétuelle insuffisance j'œuvre à transposer, en restant à l'écoute de la rime habile à relancer un cheminement fragile, l'immensité du vide immobile dans une parole qui file.

LA strophe plus ou moins bien ciselée qui soutire mon esprit hébété de la blancheur de la page pour l'amener à s'aventurer plus avant dans le vide illimité en l'attelant aux couples de rimes sonnantes qui, par deux, s'avancent pour rentrer dans la danse, foutraque elle le resterait dans les déclinaisons successives d'une connaissance du vide qui introspectivement l'active si déjà ne se trouvait, dans le charabia simplet de son premier jet, une inconsistance génératrice de sens.

LE présumé accepté que la pensée convoitée reste évanescence tant que celle-ci ne s'incorpore dans une métaphore évidente, ma tâche se limite à ce que les rimes badines des comptines dont la platitude des accordances modulait déjà une inconsistance éprouvée dès l'enfance me rappellent que le fil des pensées qui traverse mes âges ne se dévide dans des poèmes d'amour sans visage où dans une expansion de l'espace où s'inscrit la trace si mes doigts n'avaient appris à combler le vide blanc des pages où mon être attend, pour se connaître, le déploiement de la lettre.

MON geste n'a de cesse de relancer la phrase obscure qui s'aventure à rapporter l'attraction du vide créateur dans la fluidité d'une lecture, car c'est dans l'ignorance des subtilités délivrées par les strophes ciselées que mon esprit en souffrance poursuit son errance, et que se pose la nécessité du vide illimité où le flux des pensées virevoltantes se condense en des formules convaincantes, comme la nuit noire se constelle à mesure que l'attraction du vide originel aspire l'éther dans l'éternel.

LA pensée qui contente l'attente de mon esprit en souffrance je la dois aux pages vierges qui se multiplient en amont de la strophe claudicante qui reconduit mes yeux, par des détours laborieux, face au vide incommensurable qui offre aux rimes de seconde main le loisir d'y croiser leurs semblables en chemin, car la farandole des mots qui se lient ne se ressaisit de la folie de mon esprit que si se retrouve, dans une image parlante, le vide attracteur de la page blanche suivante.

DÉJOUERAIS-je l'hébétude qui se ressaisit de mon esprit quand, saturée de mots raturés, la page blanche sacrifiée ne délivre la pensée recherchée si le vide attracteur de la suivante ne restait dans l'attente d'une saillie délirante, et comme la spécificité de mon art est de permuter les mots qui se bousculent tant que la rime qui zinzinule ne les module il arrive, tôt ou tard, que s'entende dans une formule concise la persistance de mon hantise que ma bêtise ne s'éternise dans un vide qui serait infiniment plus attracteur que créateur.

PAS un jour ne passe sans que je ne griffonne les quelques rimes qui sensément ne résonnent que si joliment elle sonnent, sinon mon esprit s'enferme dans la folie de lutter contre l'oubli de la strophe imparfaite qui boucle dans ma tête sans que celle-ci ne s'arrête sur le phrasé mélodieux qui réjouit l'esprit curieux d'entendre avec les yeux que sans l'éther froid des cieux ne s'épuiserait le feu des astres furieux, car seule la cadence régulière des stances d'une ronde embrasse l'immensité du vide d'où ne s'échappe le monde.

PRESSÉ par l'inquiétante barre de nuages noirs qui rapproche l'horizon je marcherais encore d'un bon pas si je ne cherchais dans ma besace papier et crayon pour conserver la trace des rimes pugnaces de la strophe bavasse qu'un tour nouveau disloquera bientôt, car ma prétention de poétaillon est de débiter en vers le vide originel qui englobe l'univers.

POURQUOI m'arc-bouter le dos au vent pour enchaîner, sur un bout de papier défroissé, les rencontres stimulantes de rimes percutantes qui martèlent qu'une pensée perspicace ne se déploie sans le support vierge d'une surface comme pour l'astre en combustion qui se déplace dans le vide de l'espace, et d'autant plus que je dois, pour que mon verbiage boucle sur des tournures de phrases correctes, affronter pendant des années des cascades d'échecs.

QUE sur le bout de papier saturé des mots qui échouent à atteindre la quintessence d'une pensée sur une surface limitée où se combinent les rimes qui par deux platement s'expriment, mes yeux restent alors privés d'entendre la raison du pourquoi que sans une expansion de l'éther ne s'agrègerait la matière en des éléments divers, et c'est avec les fragments tronqués d'une strophe désarticulée que délayent les premières gouttes qui au vent s'ajoutent que la formule boiteuse d'une pensée prometteuse, sur un chemin sans abri, me laisse sans parapluie.

LES rimes décochées dans tous les sens pour atteindre les contours du vide où l'univers réside, de les avoir notées sur un bout de papier délivre mon esprit de sa folie de lutter, en affrontant une pluie d'hiver que renforce un vent contraire, contre l'oubli de la formule qui postule que, sans la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui englobe l'univers, l'expansion de l'éther qui s'accélère ne contraindrait les nuages de poussière à s'agrèger en des astres de feu qui se consomment aussi vite qu'à son échelle une étincelle.

IMBÉCILE heureux d'avoir égrainé, sur un bout de papier, les rimes entêtantes de la strophe balbutiante sans savoir à quelle compréhension du vide attracteur celles-ci aboutiraient car c'est dans l'après-coup, pour sortir de la boucle de mots dont le tournoiement incessant rend fou que se dénoue, avec les plus entraînantes des rimes chantantes, la pensée triomphante qui postule que le vide attracteur est créateur de l'évolution de la matière qui se consument dans l'éther jusqu'à l'heure où, n'étant plus constitué de corps en mouvement et dépourvu de chaleur, l'univers ne meurt.

L'ASSERTION que l'accélération de l'expansion de l'éther poussiéreux où s'agrègent les astres de feux n'est due à la violence du souffle de l'apparition de l'univers mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui l'englobe, la dois-je à l'aire vierge des pages qui encourage les engrenages du langage ou à la strophe qui se fredonne à mesure que joliment sonne la rime d'antan qui décide du cours des mots suivants.

LES strophes déroutantes de cette théorie délirante d'un vide créateur n'ayant comme seul intérêt que leur bel attrait, ce n'est qu'une fois que leurs rimes trébuchantes, transmues en des sonnantes, carillonnent là où mes yeux s'égarient de ne pas entendre la musicalité de leur retour là où, dans leur parcourt, ils la comptaient, que mon esprit démuné s'approprie, le redoublement des phonèmes consolidant le signifié mouvant du poème, le vide blanc de la page comme toile de fond de sa déraison.

RESTERAIS-je à écouter le remplissage de l'aire vierge des pages dont le vide s'agrandit à mesure que s'y déverse l'embrouillamini de mes inepties si, dans l'échange qui ne s'arrête entre le vide blanc de la page et la vacuité de mon être, des rimes guillerettes ne s'accordaient sur une musique simplette qui, en jouant la cacophonie de ma lubie où les sons entendus confirment la venue du sens attendu, donne un tour plaisant à la folie qui ravit mon esprit.

AVEC la lyre à une corde qui m'accompagne quand je travaille du chapeau je déjoue les rimes badines des strophes cabotines qui glissent vers une humeur chagrine qui sonne faux car j'aimerais, avant que chacune dans l'oubli ne se taise, que la musique en mode mineur des accords phoniques de la langue française qui accompagnent la dérive de mon esprit dans le vide des pages blanches qu'il n'esquive, plaisent.

DÈS lors qu'une page blanche permet aux vingt six lettres de l'alphabet d'étaler la durée persistante d'une hébétude pesante qui autrement resterait diluée, sous mes yeux, dans le vide silencieux, je cisèle avec un stylet la strophe déroutante qui devient, ses iambes rythmés à son avantage, suffisamment entraînante pour que mon esprit ne reste à questionner le vide blanc de la page pour s'avoir si celui-ci s'expand d'autant que mes délires s'en inspirent ou que l'ouvrage se referme sur un langage dont le bricolage des rouages anime son voyage qui ne sort, en bouclant sur lui-même, du vide de l'espace infini.

SANS cette inquiétude que mon hébétude ne se détache de la blancheur de la page si mon geste ne transpose l'attraction du vide qui s'impose, m'escrimerais-je à croiser des rimes qui, aubaines sous ma plume incertaine, donnent à croire que ma main les agence comme je pense alors que c'est aux rebonds des phonèmes que l'écoute de mes yeux se raccroche quand la déclamation s'effiloche, si bien que le cheminement de mon esprit ne se poursuit que si mes imbroglios de mots de poétereau s'accordent, allegro moderato, sur un tempo.

SUR le quai déserté où mon poème m'entraîne pour que j'y entende des strophes dont les iambes sont dépourvues de la bonne cadence pour défiler avec aisance, je raboute l'embrouillamini de leur cacophonie en reliant d'un trait appuyé les fragments entourés, mais comme ceux-ci ne s'alignent à mesure dans une phrase de fière allure que lorsque les rimes repassent en rythme par deux devant mes yeux, combien de fois vais-je croiser les mots enrôlés pour affronter le vide insondé qui, de la page blanche et de moi-même, est devenu le même depuis que le chant des phonèmes ne les dissocie dans un poème.

TOI lecteur fatigué de mon verbiage, tu perçois si bien que la beauté d'aucun paysage ne distrait mes yeux de la page où les fragments musiqués de la strophe désaccordée ne trouvent la clef qui module le vide illimité dans le délié d'une pensée, que je t'entends me suggérer, pour alléger ma peine, d'accrocher les rimes vaines qui s'amoncellent dans mes rechutes, aux ballons qu'aiment lâcher les enfants pour que d'autres mains remplissent les blancs à l'autre bout du vent.

COMBIEN de fois vais-je sourire de laisser le souffle du vent emporter ce que j'oublie si je ne l'écris et de ne plus me voûter pour cueillir le mot précis qui clarifie la pensée poursuivie par mon esprit démuné qui attend, faute de s'arc-bouter sur un savoir acquis, que l'agilité de mes doigts réussisse à enchâsser dans une formule ciselée le vide illimité des pages blanches affrontées.

MAINTENANT que se dérobent à mes yeux  
dans l'ultime strophe de ce poème prétentieux  
dont l'inachèvement me repose,  
les volutes raffinées de la tournure esquissée  
pour distiller le parfum discret de la rose  
qui, avec la dernière rime butinée  
sur une ramure rouillée,  
se serait éclosé,  
de ce temps emporté par le souffle du vent  
je dispose  
pour qu'aux habitudes de mon hébétude  
s'impose,  
sans ancrage sur une page,  
de vivre l'éphémère  
dans le vide de l'éther.

*poème relu et modifié, le mercredi 11 mars 2026.*

## L'HÉBÉTUDE DONT JE PARLE

### RECHUTE -II -

*Si mon "je est un autre"  
alors le langage est un personnage  
qui m'excède sur la page  
quand, dans l'acte d'acquérir une pensée,  
les circonvolutions et les lacis  
se font en-dehors de mon esprit.*

PLUS j'écris moins je suis et quand bien même, aventuré dans un poème, délesté de mon corps je me réjouis d'embrasser des phrases jolies, vient que l'hébétude reflue, l'encre tarie, dans les méandres éclusés de mon esprit.

SI je savais capturer des pensées autrement qu'en remontant la trace laissée par mon geste maladroit de les écrire, l'hébétude me maintiendrait-elle dans l'ignorance de la connaissance qu'une fois bouclée, la phrase avance.

BIEN que précédées d'une hébétude obtuse, dès lors que des pensées confuses, une fois écloses dans une prose, déflorent les oublis de mon esprit, je griffonne des accroches de phrases pour le poème que j'ose.

COMMENT approcherais-je la pensée poursuivie qui, correctement formulée, arraisonne mon esprit, si je ne déversais sur ma page, faute de sa forme résolue, l'à peu près de son contenu.

SANS les errements de la phrase retorse dont le sens évolue tant que son mot de la fin ne se rattache à son début, la pensée issue d'une tournure imprévue ne se détacherait de mon esprit ballot qui, dans la vacance du temps où se prolonge la carence des mots, s'égaré à les chercher hagard.

QUAND tarde à émerger de mes idioties une pensée partageable avec autrui, vu le temps que je dégote dans des phrases en loques les rimes ad hoc d'une formule baroque, mon esprit fatigué d'être ballotté d'invéraisemblances en incohérence par une plume manquant d'aisance, dans l'hébétude s'alanguit.

L'HÉBÉTUDE privant ma plume d'un discours délié aussi longtemps qu'une formule abstruse sur une pensée diffuse ne se soit explicitement refermée, j'assiste sur nombres de pages blanches, mesure de mon idiotie, aux balbutiements de la phrase dont le contenu imprécis, à la première rime, s'arrime.

DE page en page mes yeux restent à l'écoute des strophes que je raboute jusqu'à ce que mon esprit ne doute de la dernière pensée consolidée avec des rimes redoublées coûte que coûte.

LES pensées redondantes qui supplantent une hébétude prégnante pour enrichir l'histoire d'un savoir sur le vide créateur de mon labeur ce n'est pas à la sagacité de mon esprit que je les dois mais au travail de mes doigts car sans le brassage et le raturage des mots qui ne cessent de s'ajouter à la formule alambiquée, la pensée contenue dans la tournure obtenue, n'advierait.

UNE fois le silence de l'hébétude dépassé et que mon esprit part à la rencontre d'une nouvelle pensée sur le vide créateur de mon ouvrage, celle qui s'ajoute à mon radotage n'en n'est plus une, car c'est avec le même trousseau de mots que s'étire la phrase dans tous les sens jusqu'à ce que s'articule cette évidence que, privé de la page nue inhérente à sa venue, le contenu saugrenu de la forme obtenue me resterait inconnu.

À mes heures d'écrivain mes doigts doivent leur labeur au vide attracteur, car sans l'aire vierge illimitée des feuilles de papier recyclé ne se prolongerait, pour le survol d'une lecture, le flot sans fin d'une écriture canalisée par les ratures.

QUAND bien même la brillance de la tournure de la phrase qui se déploie, aiguillonnée par la rime libérée de la métrique d'autrefois, ne durera au-delà de sa lecture, l'inquiétude perdue dans mon esprit que mon geste, qui cherche à capturé dans une tournure élégante une pensée mouvante sans que ne jaillisse un trait percutant des moutures décevantes, ne surmonte les raturages d'un verbiage auquel manque le silence d'une césure pour habilement conclure.

À défaut de m'appuyer sur un savoir solidement charpenté il me faut attendre, pour que dans le polissage fastidieux d'un radotage ennuyeux advienne un trait d'esprit au-devant de mon esprit qui s'en saisit, que toutes les rimes entêtantes de la phrase mouvante chantent le contenu subtil qui se profile sous mes doigts qui prolongent la venue de la pensée méconnue tant que l'écoute de mes yeux ne la voit.

LA forme concrète de la pensée courtisée restant abstraite dans ma tête je tourneboule la phrase indécise autant de fois que sa tournure n'ait acquise cette célérité ondulante qui sourit au dilettante puisque ce n'est qu'au terme d'une mise en mouvement des rouages du langage où la rime rythme la cadence de la pensée qui s'avance, que les mots entendus dans un assemblage inattendu délivrent le minimum de sens d'une bête persévérance dont s'ébahit mon esprit ébaubi.

C'EST constamment que mon esprit reste dans l'hébétude de ne pas connaître par avance le propos judicieux sur le vide créateur de la page blanche où, pour satisfaire l'écoute sourcilleuse de mes yeux, des rimes chantantes s'accordent sur la cadence sur laquelle s'avance cette évidence que privé de l'aire vierge des pages sacrifiées ne se concocteraient des formules abstraites dont le minimum de sens récompense, hors de ma tête, les coups de butoir de mon ignorance.

MON hébétude ne serait-elle que d'ignorer les pensées articulées lorsque judicieusement se croisent mes rimes d'écoliers, car c'est avec les années que je dois compter pour que l'activité de mes doigts mette en relief la blancheur de la page qui absorbe mon esprit quand celui-ci ne retrouve dans l'oubli le mot clef dont l'absence produit le récit qui s'ensuit puisque c'est de ses longues plages de silence que surgit l'urgence de broder du sens.

COMME les traits de mon visage ne se réfléchissent dans le miroir qu'après avoir traversé l'espace désencombré du couloir, l'hébétude qui persiste dans ma tête ne se détache de la blancheur de la page que lorsque les mots qui étonnent à mesure qu'ils s'ordonnent rapportent les efforts de mon esprit à s'extraire du silence du temps qui passe pour retrouver la trace de sa vacance dans l'espace.

ARRIVÉ à l'âge où il me faut attendre, avant que la dextérité de mes doigts ne remette en mouvement les rouages du langage qui enferment mon esprit dans une cage, qu'advienne la nécessité de rompre le silence qui s'installe quand, dans une strophe bancale, les rimes encloses ne s'imposent pour que, sous mes yeux, ma déraison qui se déplace dans l'espace en suivant une trace puisse y avancer au mieux.

LA trajectoire de mon poème allant de l'effacement de ma mémoire d'enfant à l'hébétude du vieil âge qui fourrage dans le verbiage pour trouver une issue au propos confus d'un impensé diffus qui évolue vers un savoir acquis sur l'espace conquis du papier vierge requis, si bien que je scinde mon être qui ne parvient à être en amont de la lettre pour qu'une moitié s'en aille quérir, sur une page blanche, le vide meublant le quotidien de l'autre.

AVEC les mots de la phrase à venir qui sont les mêmes que ceux de l'enfant qui, n'apprenant pas ses leçons, acquérait la connaissance intime du silence de ne pas savoir répondre aux questions, je reste privé de la sagesse de la paresse de rester à l'écoute du vide blanc de ma page sans que n'advienne le raturage d'un verbiage chronophage car je ne puis recouvrer la mémoire effacée qui inspire l'histoire de mon savoir sans que ne se prolonge la trace que seule n'efface l'audace d'affronter le vide silencieux de l'espace.

COMME les à-coups du rabot dans les mains de l'apprenti instruisent la mémoire du savoir transmis, ce n'est qu'en revenant sur les maladresses et les facilités de la paresse que ne sanctionne l'aire vierge illimitée des feuilles de papier achetées en quantité que la phrase farfelue que j'affute tant que sa pensée superflue ne percute l'attente de mon esprit que le geste d'écrire un délire qui ne me vient dans l'expire déroule l'image immobile du vide blanc de la page dans le flux temporel du langage.

DÈS lors que ce sont les gestes de tailler le silex qui sculptèrent notre cortex et que c'est l'habileté de la main qui instruit l'esprit en retard d'un coup sur l'éclat produit, hébété je le reste tant que sous mes yeux ne se concrétise, pour autant que des rimes balisent l'espace de la page où l'étalement de ma bêtise devient doctement concise, la pensée dont la célérité du trait ne rapporte les étapes du trajet parcouru pour arraisonner la dérive d'un esprit hébété dans le vide illimité.

MA plume de gribouilleur n'ayant pas d'autre choix, une basse continue d'hébétude étouffant ma voix, que de requérir la surface vierge des pages pour relancer les mêmes mots qui, dans un ordre nouveau, donnent du sens aux silences de mes ignorances, tout en ne perdant pas de vue que les pensées venues dans des tournures de phrase imprévues situent sur l'échelle du vide, entre le point blanc de la page le plus infime et l'espace infini où l'univers s'abîme, le vertige de mon esprit.

DE la bulle de silence dans laquelle s'enferme mon esprit en souffrance quand lui échappe le mot rebelle des phrases bout de ficelle auxquelles je m'attelle jusque dans les recoins des pages, ne m'en sort que l'effort de rimer les mots bouche-trous tant qu'une pirouette cacahuète ne dénoue le fil d'une pensée floue de bout en bout puisque c'est une avalanche de pages blanches qui m'a amené jusqu'à cet âge où seul compte l'achèvement de l'ouvrage entrepris pour palier avec mes doigts les insuffisances de mon esprit.

DÈS lors que ma plume ne capture, ni ce que je pense, ni ce que je dis, mais l'allégorie qui s'écrit, ma tâche se résume à ce que la rime ergotante démêle dans une tournure savante l'imbroglio de mots accumulé par le poète ballot de s'entêter à attendre, quand un mot lui échappe et que l'hébéture le rattrape, que l'aire vierge de la page ne remette en mouvement un récit convainquant sur l'attraction créatrice du vide dès lors que de nouvelles pensées ne complètent mon savoir tant que les pages blanches dévolues pour faire du vide un contenu n'aient été parcourues.

PLUTÔT que de laisser la blancheur de la page engloutir la tentative d'en détacher une pensée je lance des poignées de mots autant qu'il en faut, le pertinent faisant toujours défaut, et comme c'est sans posséder un savoir notoire que se concocte cette histoire de l'attraction créatrice du vide, l'aire vierge des pages est devenu l'espace illimité où les raturages ne découragent mon esprit que puisse clairement s'entendre cette partition qui s'élabore à mesure que s'y ajoutent les rimes sonores qui scandent les phonèmes en or pour trouver, crescendo, un accord.

Bien que seules les rimes dont j'ai l'usage décident des mots à venir pour défricher un passage dans le vide attracteur des pages aujourd'hui encore, guidé par cette évidence banale que ne peut briller une pensée originale dans une tournure bancale, la dernière embrouille que je tresse attend, sur nombre de pages blanches, que j'en acquière l'adresse.

QUE le vide attracteur de l'aire vierge des pages ne devienne plus le créateur de mon labeur et que, ma déraison privée de cet horizon, mes yeux ne cherchent plus à entendre les rimes qui organisent les phrases imprécises qui s'enlisent dans la bêtise, sur la nouvelle page blanche prête à engloutir la volition muette de mon esprit lorsque les mots ne le précèdent plus vers la pensée poursuivie je prolonge, de surprise en surprise, cette hantise.

QUAND bien même des rimes opportunes se répondent parmi les mots dissonants d'une ronde pour nouer, devant moi, des pensées de bon aloi sur le vide attracteur des pages blanches sans lequel ma déraison ne pointerait vers une ligne d'horizon, un filet de voix susurre, entre les ratures de l'hébétude que j'endure, le regret de n'oser l'aventure en dehors de l'écriture.

RESSORTI du purgatoire du tiroir, l'argument abscons sur le vide créateur s'étire à nouveau sur l'écrivoire puisque, sans cette nécessité comprise de la page blanche requise, mes yeux ne seraient à l'écoute des rimes d'un autre âge pour clarifier les pensées de passage dont je ne perçois le message tant que les méandres de leurs avancées hésitantes n'acquiescent la fluidité stimulante d'une lecture réjouissante, et ces pensées sur le vide attracteur sont d'autant plus spéculatives que l'hébétude m'en prive.

AVANT qu'une pensée finement brodée sur le vide attracteur ne se balance dans une belle apparence d'un bord à l'autre de la page, la tournure imparfaite de la strophe abstraite qui valse autour du rien dans lequel je me tiens éprouve la sagacité de mon esprit résolu à ce que, à la rime orpheline de la belle alexandrine qui pérégrine, réponde la non-pareille à notre oreille qui, dans une pirouette qui retombe sur l'absence du bon mot attendu, audacieusement conclut.

SI la strophe désarticulée ne restait sourde à la controverse qui prétend qu'un énoncé tâtonnant ne peut, au gré des phonèmes qui scandent le poème en retombant sur les mêmes, cueillir une pensée qui ne soit déjà fleurie dans votre esprit, l'agencement des fragments dispersés des moutures inachevées ne concocterait la formule abstraite qui reste absente de ma tête tant que, en réactivant mon geste, les rimes croisées ne la dressent dans le vide affronté des pages blanches où le temps me presse.

QUAND l'éclair d'intelligence attendu n'a toujours pas jailli, la nuit venue, de la strophe décousue, l'acuité de mes yeux faiblit au point de ne voir se clarifier dans des tournures spiralées les méandres divaguants d'une pensée, si bien que m'abandonne le courage de perpétuer l'ouvrage où l'enchaînement des mots s'anime pour autant que s'avèrent fécondes les rencontres arrangées des rimes, car le vide créateur que j'entrevois ne se conçoit que si le travail de mes doigts parle à ma voix.

ANTICIPANT votre souhait de ouïr le fond de ma pensée aussi distinctement que le reflux des vagues dans un coquillage, j'évide la phrase du lieu commun que le savoir de l'esprit précède les acquis de la main qui parasite la connaissance que j'acquière par moi-même dans le polissage du poème lorsque m'apparaît, au terme de mon geste, à travers la trame tissée des mots qui restent, la fibre nacrée de la feuille de papier apprêté pour absorber le filet d'encre noire du bruit de roulis de mon idiotie.

QUAND, dans un sursaut d'énergie qui rompt le mutisme de mon esprit qui, après s'être évanoui dans la blancheur de la page, imperceptiblement s'est assoupi, mes doigts s'attèlent aux embardées d'une plume qui ambitionne de transposer le silence persistant d'une hébétude dans la musicalité d'une étude si bien que, dans le pataquès qui s'accumule dans ces moments où j'affabule, les rimes qui tintinnabulent à l'approche d'une virgule pensent pour moi.

COMME les éléments d'Euclide se dessinent dans un espace vide, le trait lumineux d'une pensée sur le vide créateur apparaît sous mes yeux que si les mots décrivent à mesure qu'ils m'arrivent la distance nécessaire pour que, dans le contenu de la strophe obtenue, s'inscrive le vide des pages nues si bien que, si ne s'enlace une pensée perspicace aux mots qui prolongent la trace, l'hébétude morose qui s'interpose entre l'aire vierge des pages et les errements d'une prose, dans ma tête de poète qui s'entête à obtenir un idiome démonstratif d'un fatras rébarbatif, définitivement s'impose.

LA phrase mouvante bégaye-t-elle dans la tête du poète aussi longtemps que dans sa mémoire ne se cogite une formule solide sur la primauté du vide, ou ne serait-ce pas plutôt l'idiot qui permute sans relâche sur sa page les mots qu'il rabâche jusqu'à ce que, une fois que la ligne de mots déployée sans stance ni cadence ait été reprise par la rime qui mise sur son emprise pour la clore dans une tournure concise, soit récompensé l'effort de mon esprit à ce que s'étire au-devant de lui une pensée compréhensible le plus loin possible dans un vide qui, une fois la page tournée, reste illimité.

COMME la strophe survenue reste superflue tant que son contenu farfelu ne dépasse le savoir attendu, les fragments gauchement griffonnés dans le vide attracteur s'agencent judicieusement dans le geste qui les reprend dans le vide créateur de la tournure adroite si pour mon esprit, qui progresse sur des pages blanches sacrifiées jamais comptées où les mots en perpétuelle attente de trouver d'autres mots à leur convenance pour maintenir la cadence d'une errance dans le vide illimité, l'espace à parcourir n'est point trop grand.

UNE fois dépassée l'hébétude de mes habitudes et que l'hardiesse l'emporte sur la paresse, s'intensifie alors le raturage des banalités que ma prose naïvement propose, mais comme le balisage de l'aire vierge des pages par des pensées clarifiées s'effectue pour que mon esprit puisse cheminer sans s'égarer dans le vide illimité jusqu'à la dernière concoctée je ne peux, bien que me presse le dernier de mes âges de mon voyage dans l'ouvrage, sauter une page blanche pour avancer.

SI, d'attracteur, le vide de la page ne devenait créateur de l'évolution de la trace par où l'écoute de mes yeux repasse, le fatras de mon premier jet ne se donnerait pour objet, puisque l'effet recherché dans la banalité d'une prose ne s'impose que lorsque la vieille rime que j'ose en devient la cause, de dévaler ma page blanche autant de fois que ne se love dans une tournure de phrase subtile la pensée intranquille d'une vie penchée sur l'écritoire puisque seuls les mots qui s'écrivent à l'encre noire m'inscrivent dans une histoire.

UNE fois encore repasse cette heure tardive où je finis par oublier la finalité de la phrase décousue qui boucle dans ma tête à la recherche de l'accroche perdue de son début, alors m'agite la panique de ne plus m'échapper de l'entonnoir du non-savoir au point que, bousculant ma chaise, mes jambes se jettent nerveusement dans des allers et retours devant la pendule du vestibule qui égrène la solitude pour, une fois l'espace délimité et le temps apprivoisé, me figer dans un quart de tour devant le miroir qui me renvoie la silhouette desséchée d'un âge avancé si bien que, bouleversée de me voir hébété de la tête aux pieds, la voix timbrée de mon souffle me rappelle qu'elle a mémorisé pour les offrir à l'écoute les amours de loin d'un poète qui ne s'aventure en dehors de l'écriture, mais avant de me réciter le dernier su, ma folie se double que mon esprit ne se mouvra désormais, car ne percevant plus les mots noirs tramer sur ma page une histoire à tiroirs, que dans le passé figé d'une vie fantasmée sur l'écritoire et que, sur des jours qui ne seront plus écrits, tombera la nuit éternelle de l'espace infini.

QUE les gestes sonores de ma main n'explorent plus le chemin blanc des pages suivi par mon esprit quand, de son hébétude prégnante, l'en soustrait la démarche élégante de la phrase entraînant et que ne s'efface le reste de mon corps pour que s'élabore, dans le déploiement d'une trace, une aventure qui me dépasse alors je souffrirai, la rime pauvre ne glanant plus le vide salvateur de l'aire vierge des pages pour l'offrir en partage à l'improbable lecteur qui voyage au long d'un ouvrage où ma plume ne reste longtemps sage, d'être privé de polir les strophes à venir où brille le délire de l'éternel désir de l'amour promis qui enflamme mon âme ou les immanentes qui replongent mon esprit dans un éther infini où les astres en feu retournent au rien sans Dieu du vide.

SAUTANT d'une phrase grossièrement défrichée à la précédente toujours embroussaillée qui exige que je jongle comme naguère le trouvère avec les rimes du dictionnaire afin que au rythme des trouvailles de leurs accordailles puissent se poursuivre, de page en page, pour mon âme un vol qui ne touche le sol et pour mon esprit ballot de progresser péniblement à la traîne des mots, et comme le vide illimité ne peut être parcouru sans qu'il ne soit balisé par des pensées bienvenues bienheureux je traverse, pour autant que l'aire vierge illimitée des feuilles de papier ne vienne à manquer aux cascades de rimes chantantes qui maîtrisent le flot agité des mots déversés, le brouillard de mon hébétude à gué.

*poème relu et modifié, le mardi 10 mars 2026.*

RECHUTE - III -

*Si mon "je est un autre"  
alors le langage est un personnage  
qui m'excède sur la page  
lorsque s'échafaudent des pensées  
sur des monceaux de bribes  
qui ne cessent d'être remaniées.*

*« CELUI qui, en revanche, n'a rien de plus précieux que ce qu'il a composé et qu'il a écrit, en passant du temps à le tourner dans tous les sens, à coller des morceaux les uns avec les autres et à faire des coupures, c'est à juste titre, je suppose, que tu l'appelleras « poète », « rédacteur de discours », ou « rédacteur de lois ». — Platon - Phèdre - 278e*

PEUT-ON sourire de lire l'enfer d'une vision sans avenir où nous enferment les "LOIS" d'une "RÉPUBLIQUE" écrites par le philosophe qui, assis à la place du roi, gouverne cette cité idéale de citoyens encadrés par des gardiens armés, alors qu'en est chassé le poète dont les dithyrambes s'inspirent, non pas de la rigueur des règles académiques des concepts auxquels les grégaires se soumettent car les inverser ne s'effectue sans être soi-même retourné, mais des délires des buveurs d'élixir.

ALORS que Socrate répète aux jeunes Athéniens qu'il sait qu'il ne sait rien et que seuls les dialogues fructueux échangés avec eux le sortent du fatras de son embarras, son élève Platon ne perçoit pas que sa plume, de jeune poète devenue celle d'un philosophe résolu, substitue au souffle pressant du héros tragique, le plat développement d'une écriture logique.

CONTRAIREMENT au rhapsode qui enchaîne à la volée, pour garder l'attention des auditeurs rassemblés, les épisodes les plus édifiants de son épopée le roi-philosophe, dont l'académie repose sur les invariants de la géométrie, étage sur sa page les plans d'une cité pour des citoyens qui seront cloisonnés suivant leur degré de conversion aux lois écrites d'une république composées de collages judicieux de dialogues laborieux découpés et tournés dans tous les sens pour en extraire l'effcience d'une immuable gouvernance.

QUE les citoyens des cités, faute d'épouser des idées suprêmes, soient gouvernés par l'ombre d'eux-mêmes projetée par une lanterne sur les parois d'une caverne comme aujourd'hui sur les écrans modernes, ne s'en diffère le poète dont l'esprit divague au gré des fadaises d'une métrique bancaire tant que sa prose versifiée ne boucle, dans une tournure qui plaise, sur une allégation originale.

À la différence du philosophe qui, en hybridant les racines des mots, génère de nouveaux concepts dont la logique qui les soutient renverse les préceptes anciens, poétaillon ma plume sillonne inlassablement l'aire vierge des pages dont le vide infini m'inspire à mesure que je m'y perds aussi longtemps que les moments d'absence de ma pensée en quête de sens ne se découpent en vers.

POUR que lecteur perçoive, entre les lignes d'une prose aventureuse endiguée par la rime scrupuleuse, le vide blanc de la page dans lequel je m'absente quand aucune pensée ne se présente à mon esprit qui se concentre, j'extrahis de la montagne de charabias sur le vide attracteur où ma raison s'enlise des tournures de phrases concises qui fractionnent l'étalement de ma bêtise en de subtiles vantardises.

SI, en amont de mon effort de vouloir combler l'aire vierge de la page avec une formule irréfutable sur la force d'attraction du vide inépuisable ma plume pataude marque le pas puis, pour ne rester privé de la pensée ignorée avant qu'elle ne soit formulée, en aval de l'embarquée de mots dont le méli-mélo s'ordonne dans une tournure finaude j'ai de l'esprit, alors le vide blanc de la page qui épuise mon attention se transforme, par orgueil et prétention, en une ligne d'horizon.

CONTRAIREMENT au philosophe qui consolide avec sa plume savante des concepts arides, le savoir de mon grimoire résulte de la transposition de la blancheur étale des pages en un vide à parcourir pour parvenir à écrire les silences des insuffisances de mon esprit dont je voudrais me guérir, car ce qui importe ce n'est pas d'engranger un savoir sur l'aire vierge des pages qui permet de permuter les mots qui ne s'entendent, mais que ma main ne perde en chemin les va-et-vient sonores de son entrain.

LA surface de la page blanche où l'hébétude de mon esprit ne cille resterait figée dans le temps comme un cadran d'horloge sans aiguille si, une fois le ressort de cette métaphore débloqué, les rimes qui sonnent aux heures où ma plume déraisonne n'égrainaient le silence de mon esprit en souffrance de la pensée qui lui échappe tant qu'une trace n'ait délivré celle-ci en parcourant l'espace, si bien que c'est dans une logique étrange que des pensées lucides sur l'attraction créatrice du vide, s'engrangent.

DE temps à autre, alors que derrière les plis lourds du rideau de mes oublis s'effacent l'or et le givre de la dernière saison de ma vie, ma plume intrigante parvient, en s'appuyant sur les mots de mon soucis que s'ajoute de l'inédit à la phrase dont la tournure varie, à surmonter l'hébétude qui entrave mon esprit dans sa volonté de sonder le vide illimité qui m'opresse si la force de son attraction n'est, sur ma page blanche, bordée avec adresse.

PUISQUE le vide infini de l'aire vierge des pages ne se perçoit, après moult collages des fragments d'un verbiage, qu'au travers de la transparence d'une image qui reste la même en se multipliant sur elle-même il me faut, pour qu'une pensée blanche se détache de la blancheur de la page, retrouver dans le sillage de mes doigts la distance parcourue par la phrase obtenue de n'avoir en vue, depuis son début, que le vide attracteur des pages blanches comme contenu.

LA bulle de silence dans laquelle s'enferme mon esprit lesté par son insuffisance serait illimitée dans sa croissance si je ne devais marquer le fait, contrairement à la vanité du sage qui ne veut laisser de trace de son passage comme l'astre solitaire qui tourne en rond dans l'éther, que le vide de l'espace qui permet le prolongement de la trace par où l'esprit repasse pour, une fois que les mots attendus sont clairement entendus dans une phrase facilement lue, dépasser le temps dans la fulgurance d'une pensée qui, entre mes doigts, ne passe que si idiotement je m'efface.

SANS cette aventure dans l'écriture où le geste de la main précède l'esprit qui s'approprie les pensées bricolées en chemin, n'advierait la nécessité de sacrifier nombre de feuilles de papier pour rapporter la dissolution de l'acuité de mon esprit dans la blancheur d'une page, et quand bien même sont farfelues les allégations obtenues pour jalonner le cheminement ténu d'une absence de contenu dans le vide infini, leur redondance contrebalance la persistance de la profonde inconnaissance qui m'est familière depuis l'enfance.

PAREILLEMENT à la belle attitude de l'enfant qui, pour masquer son hébétude, clamait à tue-tête dans l'admiration de toutes les connaître des comptines sans queue ni tête, aujourd'hui où mon esprit rechute dans l'écriture pour s'éclairer d'une lecture, s'accumulent des imbroglios de mots qui, pour contourner la pensée blanche qui émerge de la page blanche, enchaînent sur le vide de l'éther où se consume l'univers quand ce n'est sur les désirs de la chair qui mènent en enfer.

COMME le silence de mon insuffisance perdue aussi longtemps que la page blanche reste vierge de mon délire de la recouvrir avec une image lisible du vide, je trompe l'hébétude qui s'est diluée dans la blancheur de la page avec les mots usés de mon radotage qui affrontent la pensée blanche qui s'impose quand d'aucune autre je ne dispose pendant les heures passées sur l'écrivoire où, dans mon esprit, l'effort de penser est noir tant que le savoir illusoire d'une formule incantatoire ne comble ce désespoir.

ENTRE le moment où mon hébétude se complait à se dissoudre dans la blancheur de la page et celui où les va-et-vient de la main enchaînent les mots de dupe qui se disputent le vide blanc de la page d'où émerge la pensée blanche qui ne varie ni ne flanche, il me faut inlassablement revenir sur la tournure alambiquée de la phrase bricolée puisque d'échouer à l'écrire entretient mon délire de poursuivre la pensée absente qui hante mon esprit qui, en dehors de l'écrit, ne la saisit.

LES images sans raturage des pensées blanches déjà engrangées ne me sont d'aucun soutien quand dans l'hébétude je me tiens car seules les rimes jumelles qui s'entr'appellent dans la virtuosité d'une ritournelle parviennent à ce que résonne, dans la chambre d'écho de mon cerveau, le vide blanc de la page dans lequel se fond mon effort de saisir la déraison de ma vision, et de m'enorgueillir dans mon geste d'écrire, captivé par le bruit d'engrenage des rouages du langage, d'être l'idiot manipulé par le fil des mots.

C'EST dans le geste de penser par moi-même en écrivant des poèmes que le vide infini s'est imposé à mon esprit qui ne chemine sur l'aire vierge illimitée des pages sans y être précédé par la répétition des phonèmes de la prosodie qui me poursuit dans l'écrit si bien que, dans mon attente qu'advienne la tournure musiquée qui convienne, la pensée blanche qui recouvre la page blanche sur laquelle je me penche et qui, dans une image qui résiste au langage, influe sur la venue de l'inanité contenue par la strophe obtenue, c'est sur elle que mon esprit s'appuie pour affronter l'infini.

FACE à la blancheur indifférenciée de la page que mes yeux lisent sans trouver de prise j'attends, n'ayant le dernier mot que si ma plume radoteuse en égrène les premiers, que l'hébétude prégnante de mon esprit soit entièrement contournée par une ronde de rimes enfantines qui entraîne le poète pataud à consigner noir sur blanc, avec la dernière rime qui resquille pour arriver la première à la fin de la ligne, la durée pesante de la pensée absente.

COMME ce n'est pas ma voix mais la dextérité de mes doigts qui module le souffle du verbe qui vous esbroufe, c'est dans le vide attracteur de l'aire vierge des pages que perdure cette aventure dans l'écriture où mon esprit compte sur l'entrain de ma main pour piocher, dans l'étalement fastidieux d'un radotage prétentieux, les rimes qui vous enchantent lorsque la dernière s'entend avec les précédentes si bien que, si l'une d'elles flanche, la pensée blanche que les mots ne tranchent efface, en enluminant le vide en attente de la page suivante, la vanité du temps perdu à quêter un contenu.

Si mon geste d'écrire ne s'évertuait à dérouler le silence de la mémoire effacée de mon enfance qui me submerge quand j'y pense, les moutures de la phrase incertaine qui se dérobe à la peine du poète qui enfourne ses charentaises pour, sans lever le cul de sa chaise, remonter les années passées à déployer dans l'écrit la passivité de sa vie, ne cessent de ramener son esprit hagard au vide attracteur de la page blanche d'où il part, atteignant ainsi le sommet de son art.

DANS l'hébétude attendrais-je la mise en mouvement des rouages du langage pour déployer des pensées de passage avec les mots de mon bagage si, dès le plus jeune âge, je n'avais appris dans un long apprentissage le geste minutieux d'attacher les lettres par leur queue et d'aligner les mots sans accroc pour que, la page d'écriture réussie, la dextérité de mes doigts instruisse mon esprit.

CONTRAIREMENT aux savants qui cogitent le clair énoncé que leur plume régurgite et n'ayant acquis la sagesse à ce que mon esprit se laisse submerger, dans la contemplation d'une page blanche, par le silence du vide qui ne change tant que son hébétude s'y mélange, vient le moment où mes yeux poursuivent de leur écoute la rime qui enchante la tournure mouvante de la phrase déroutante que ne rature l'irrépressible aventure dans l'écriture puisque l'aire vierge illimitée des feuilles de papier incite à déverser un délire pour ne perdre ses repères dans le vide à venir.

EST-ce raisonnable, pour dépasser l'hébétude pesante qui entrave mon esprit qui s'aventure dans le futur avec les élucubrations d'une écriture dont la facture obscure est déterminée par la texture des feuilles de papier apprêté, de comparer le vide illimité de l'aire vierge des pages avec l'expansion de l'éther d'où ne sort l'univers, et c'est ce chemin emprunté par la main qui amène mon esprit à affronter le vide illimité qui reste ignoré par le plumitif qui déroule son histoire dans le temps qui passe plutôt que dans l'espace ?

Si je superpose, au carreau d'une fenêtre, la surface millimétrée d'une feuille de papier sur le ciel constellé et que la question se pose : pourquoi un univers grandiose ? Répondre que la grosseur d'un point varie suivant que l'espace du vide se réduit ou s'agrandit autour de lui, le dois-je à l'aire vierge des pages qui relance mon délire à mesure que l'horizon du vide se retire, ou à la strophe qui déraile pour retomber sur une trouvaille de sa rimaille.

BIEN que mon ambition soit que puisse se voir, dans le survol des strophes quasi les mêmes de ce trop long poème, le vide de l'aire vierge des pages qui recueille la trace qui fige dans l'espace la pensée qui m'échappe tant que ne l'attrapent des redoublements de rimes qui frappent, car sur la phrase qui progresse à mesure que mon geste ordonne différemment les mots qui restent et qui, devenue limpide dans une tournure fluide, soudain s'élançe en emportant mon esprit qu'elle gauchit dans son raccourci vers l'immensité de l'éther où se perd l'énergie de la matière je suis, hagaré, constamment en retard.

COMME ce n'est pas dans ma mémoire que s'agrège la pensée évanescence qui plane sur l'écritoire mais sur l'aire vierge de la page quand vient l'heure que se déplie comme un ressort la tournure de la phrase qui se crée dans son essor dois-je attendre, pour que cette folle histoire du vide créateur ne finisse, que le vide blanc des pages où des ribambelles de rimes jumelles renouvellent des ritournelles de bouts de ficelle, se tarisse.

APRÈS avoir divagué longtemps en compagnie de soliloques évanescents qui ne conduisent à rien de probant vient l'heure où, sur du papier acheté en quantité, je culbute la strophe imparfaite jusqu'à ce qu'une pensée chouette pirouette hors de ma tête pour autant que la force d'attraction créatrice du vide, de la chute qui retombe sur le bon mot qui percute, en décide.

ALORS que dans l'expansion de l'univers le vide comble le vide plus rapidement que ne le fait la lumière, sur l'aire vierge des pages ne brille une pensée sur le vide attracteur qu'une fois que la dextérité de mes doigts ait pallié la lenteur de mon esprit à se saisir de la folie de la phrase qui s'écrit, puisque c'est à mesure que se répondent les rimes qui cherchent à embrasser la pensée profonde qui vagabonde au gré des mots changeants d'une ronde, que le vide de l'aire vierge des pages qui recueille les inepties dont se contente mon esprit et celui de l'éther où s'agrègent les évolutions de la poussière du monde, se confondent.

MON esprit poursuivrait-il son cheminement entre l'oubli et l'ignorance si l'aire vierge illimitée des feuilles de papier ne permettait de brasser les bribes accumulés autant de fois que les rimes sonnantes de la phrase redondante ne s'entendent pour délivrer, dans une tournure plaisante, la pensée stimulante sur le vide créateur auquel je crois dès lors que celui-ci laisse blanche les pages suivantes pour que, dans le vide qui s'accroît au-devant de moi, les engrenages des rouages du langage articulés par mes doigts, parlent pour moi.

JE soumets mon esprit au schème de ce poème où c'est le vide de la page vierge qui est l'attracteur de l'histoire qui vient enrichir ma mémoire quand est perçue, dans la forme qui évolue d'un énoncé confus, la pensée farfelue qui surprend mon esprit qui chemine, désorienté par les blocages et les dérapages des rouages du langage, au milieu des ratures qui réduisent la phrase obtenue à ne pas en dire trop sur la distance parcourue pour extraire du vide d'une surface un contenu perspicace.

EST-ce à mesure que le schème du poème s'affermirait que le nombre de pages de l'ouvrage se multiplie plutôt qu'à la lubie du poète de remettre la mise en mouvement de son esprit à la force d'attraction de l'aire vierge des pages dont l'horizon se retire tant que s'effiloche le fil de la pensée dans son approche du vide illimité jusqu'à devoir réitérer le geste de relancer la phrase qui cloche, vu que les mots de mon délire ne me viennent dans l'expire mais dans le geste de les écrire.

DE la strophe que je pressure jusqu'à ce que de sa tournure émerge une pensée qui réponde au questionnement de mon esprit de savoir si, dans un univers dont l'espace cesserait de s'expandre et où, conséquemment, se figerait la course du temps, ma main privée des pages blanches pour affronter le flot des ratures entre lesquelles s'écoulent les méandres de l'écriture, continuerait de parler à mes yeux du vide poussiéreux des cieux où advient le merveilleux ?

ALORS que je suis incapable de boucler dans ma tête la phrase complète que je n'aurais plus qu'à transposer sur le papier il advient, comme pour l'enfant qui, plutôt que de s'astreindre à apprendre pour bêtement comprendre, préférerait combiner des solutions jusqu'à ce que l'une d'elles lui paraisse vraisemblable sur son cahier d'école, que certaines fariboles qui s'accumulent pour la gloriole brillent comme des perles.

PRIVÉE de l'aire vierge des pages, la rencontre de la phrase malhabile avec une tournure subtile ne se ferait et mon esprit qui est mû par un stilet qui talonne la pensée qui se façonne en substituant les deux derniers mots qui clochent par un troisième qui s'en approche, n'affronterait jusqu'à l'heure des matines le cheminement qui s'affine dans le vide attracteur qui amplifie son emprise sur un poète qui l'intériorise d'autant plus facilement que le songe, tissé par les rimes potaches qui s'amourachent, ne se détache du vide blanc de la page où mon esprit replonge.

BIEN que mon hébétude perdure une fois surmonté les ratures, mon esprit se soumet aux va-et-vient des tâtonnements de ma main puisque c'est dans le vide salvateur où les méandres de l'écriture y acquièrent un cours limpide, que le futur de mes pensées réside car plus encore que l'air invisible que j'inspire sur un pas encore valide, c'est l'aire vierge des pages qui entretient, dans le travail opiniâtre de la lettre, l'effort d'apparaître de la vanité de mon être.

LE voyage sur le chemin blanc des pages se rapprochant de la fin de l'ouvrage et mes mains ne sachant forger, ni faucille, ni marteau, ni labourer un paysage il ne me reste, dans le décompte de mes vieux jours, que l'écriture de phrases obscures qui s'aventurent à sonder l'éther où se perd l'énergie de la matière et, pareillement aux mouvements synchronisés des astres dans le firmament, mon âme et mon esprit se relaient dans un vide qui, étant infini, ne laisse de place au néant.

PLUTÔT que d'arpenter quotidiennement une page blanche, pourquoi ne pas remonter à la première où y est noté ce moment où, la randonnée solitaire arrivée à la fin de la terre, mon regard basculât, les derniers traits rougeoyants d'un soleil vieillissant englouti par l'océan, dans l'éther constellé, et comme l'espace se courbe dans une vision lenticulaire de l'univers, le voyage repasse par l'astre bolide qui te transporte dans l'immensité du vide, et si le fil tressé des mots usés de ton bagage ne s'est rompu dans une contrée innommée, alors tu retombes sur tes deux pieds en équilibre sur un rocher.

LA tête encore dans le ciel et les deux pieds sur la terre je recueille, au retour d'un voyage inspiré par une cosmogonie personnelle où la force d'attraction du froid absolu du vide originel aspire l'éther où se consomment les éléments divers de l'univers, les pensées bricolées de ce poème m'assurent, en s'appuyant les rimes dont les retours animent une écriture qui s'aventure dans le vide des pages blanches sur lesquelles je me penche, qu'aussi longtemps que l'expansion de l'espace animera la flèche du temps, l'univers ne sera absorbé par le néant.

DANS cette posture de redevoir la connaissance de son histoire à l'aire vierge des pages où, jusqu'aux dernières heures des jours décalés de mes nuits, je culbute la phrase brute tant que des rimes d'écolier ne délivrent, au détour d'une tournure avenante, la pensée convaincante sur l'expansion du vide de l'espace nécessaire aux évolutions de sa trace je me dois de n'oublier, dans l'après-coup de la performance, que c'est comme l'ouvrage les entend et non comme les dicterait mon esprit que les mots attendus par ceux qui les précèdent s'agencent sous les yeux de l'hébéte que je suis.

*poème relu et modifié, le samedi 7 mars 2026.*

Maquette de l'ouvrage  
façonnée par l'auteur  
le samedi 7 mars 2026

Messagerie : [petitjean.domi@gmail.com](mailto:petitjean.domi@gmail.com)